

VERS LE POLE SUD

IMPRESSIONS ÉPROUVÉES A BORD DE LA " BELGICA " (1)

CHAPITRE XXX

Interminable nuit : nos âmes et nos corps languissent

Les jours de deuil, que nous venions de traverser, furent néfastes à la plupart d'entre nous. La dépression morale, jointe à l'anémie polaire, exerça de plus en plus ses ravages : nos forces diminuèrent sensiblement, une sorte de lassitude s'empara de nos membres ; nous exécutions encore nos travaux avec ponctualité mais machinalement, sans goût. Si nos rapports communs restaient courtois, un mécontentement sourd, inconscient, n'en accueillait pas moins toutes les mesures d'ordre général. D'un autre côté, de Gerlache s'isolait davantage, se montrant sombre et taciturne.

Le 10 juin, la fête de Cook ramène momentanément la gaieté parmi nous : chacun s'empresse de témoigner, d'une façon quelconque, sa reconnaissance à notre bon docteur.

Le soir, un petit festin nous rassemble. J'endosse mon habit et noue ma cravate blanche — devenue jaune. Cook ne veut pas être en reste de courtoisie et exhibe une queue de morue, qui s'est, depuis des mois, tant soit peu défraîchie à fond de cale.

(1) Voir REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, juillet 1902, p. 173, octobre 1902, p. 492, janvier 1903, p. 164 et avril 1903, p. 316.

A l'heure des toasts, je demande la parole pour lire au héros de la fête un petit discours en anglais, à la rédaction duquel j'ai fourni deux heures de traduction littérale.

J'en suis arrivé à produire ceci :

Docteur Cook,

I make fast the occasion from your anniversary in order to you exprime all the sympathy who you suggest to me.

In proof from that friendship and because that great day, I take the engagement to mend one couple from your knit stockings (1).

Dixi

G. LECOINTE.

Océan glacial antarctique, *S. Y. Belgica*, 10 juin 1898.

Cet anglais genre nègre met Cook à la torture : il lui faut bien dix minutes pour comprendre, et je m'en sens profondément humilié.

De son côté, le docteur croit de son devoir de répondre en français, et il bredouille une suite de mots qui n'en finit plus et que personne ne comprend. Tout s'arrange pourtant : Cook lève son verre en signe de remerciement, tandis que nous vidons le nôtre avec des hurras.

Afin de mieux accentuer ma satisfaction, je revêts un simple pardessus et vais observer la position astronomique.

Nous sommes par $71^{\circ}, 02'$ de latitude sud, et par $87^{\circ}, 18'$ de longitude ouest de Greenwich. La température est de 20° sous zéro ! Je rentre grelottant au carré en me promettant bien de ne plus recommencer semblable extravagance.

(1) Docteur Cook,

Je saisis l'occasion de votre anniversaire pour vous exprimer toute la sympathie que vous m'inspirez. Comme preuve de mon amitié, et à cause de ce grand jour, je prends l'engagement de raccommoder une de vos paires de bas.

22 juin. — Nous voilà au solstice d'hiver : le pôle sud est dans l'ombre jusqu'au cercle glacial antarctique. La moitié de notre longue nuit est achevée, mais nos journées les plus sombres vont se succéder : journées pendant lesquelles midi et minuit se confondent, pour ainsi dire. Pour nous distraire, nous ne manquons pas d'exploiter cette situation au détriment d'Arctowski qui, travaillant de six heures du soir à six heures du matin, doit nécessairement se coucher pendant le jour.

Un matin donc, qu'il dort depuis deux heures à peine, Racovitza va le réveiller brusquement : « Vite debout, paresseux, vous avez oublié de venir aux repas, et voilà que vous oubliez de faire le service ! »

Arctowski est tout étonné : il lui semble qu'il vient à peine de se coucher ! Et tout en se levant, il s'extasie sur le profond et reposant sommeil qu'il a dû goûter pendant ces dernières douze heures !...

A mesure que la nuit devient plus profonde, les crevasses se ferment et les animaux se retirent vers le nord. Parfois encore, nous apercevons un phoque ou quelques manchots de la Terre Adélie, rarement un manchot royal. Cette pénurie de gibier nous donne à réfléchir : que ferons-nous si notre fonds de réserve s'épuise ?...

Par moments aussi les pressions deviennent très violentes, secouant énergiquement le navire qui se soulève et craque dans toute sa membrure. On les entend venir de loin comme un roulement d'artillerie de campagne au galop : les champs s'accostent, se heurtent, se morcellent, puis se tassent les uns sur les autres.

On se prépare activement à l'évacuation éventuelle de la *Belgica*, pour le cas où le navire serait écrasé. De Gerlache, Amundsen et plusieurs membres de l'équipage emplissent de vivres et de vêtements des caisses et des sacs qui pourront être, à l'occasion, déposés sur la glace. Il est décidé aussi que, si nous devons nous séparer, nous formerons deux équipes. La première, commandée par de

Gerlache, comprendra le lieutenant Amundsen, le D^r Cook, Van Mirlo et les quatre matelots norvégiens : Johansen, Knudsen, Tollefsen et Koren ; ils disposeront du canot de tribord. La seconde, placée sous ma direction, réunira le personnel scientifique, Racovitza, Arctowski et Dobrowolski, ainsi que le lieutenant Mélaerts, les mécaniciens Somers et Van Rysselberghe, le cuisinier Michotte et le matelot Dufour.

30 juin. — Depuis quelques jours, Arctowski est souffrant : le poulx est très faible. Le 26 juin, il a dû rester au lit presque toute la journée ; le 28, il était fort nerveux ; aujourd'hui, il est moins bien encore. Il se rend d'ailleurs parfaitement compte de sa situation, ce qui ne provoque chez lui ni émotion, ni crainte.

Ce même jour, de Gerlache me fait part d'un projet qu'il a formé. Il me propose de partir en campagne, vers le sud, dès le retour du soleil, avec deux ou trois de nos compagnons, notamment Amundsen et Cook.

Le raisonnement très logique fait par de Gerlache était le suivant :

La *Belgica*, étant emprisonnée dans une banquise très vaste, dérive avec cette banquise dans toutes les directions. Or, comme les sondages renseignent d'une façon catégorique le plateau continental, nous pouvons être conduits à une distance relativement faible d'une terre, sans nous en apercevoir. Ne serait-il donc pas avantageux, lorsque le navire sera de nouveau entraîné vers le sud, qu'un petit corps expéditionnaire fit route le plus rapidement possible de ce côté, en se déplaçant sur la banquise ? Après une marche de quinze jours, on rejoindrait le navire.

De Gerlache me laissait toute latitude pour organiser cette marche, et je lui suis très reconnaissant de la confiance qu'il me témoigna en cette occasion. Mais s'il était aisé d'abandonner le navire pour courir vers le sud, il

n'en serait pas ainsi, probablement, lorsqu'il s'agirait de rejoindre la *Belgica* !

J'acceptai cependant sans hésitation, et je fis part de ce projet à Cook et Amundsen, qui consentirent à se mettre en route, dès que les circonstances nous le permettraient. Toutefois, il fut arrêté que nous ferions des essais préliminaires, afin de nous entraîner quelque peu, et de choisir, avec discernement, le matériel à emporter dans cette campagne.

Le 4 juillet étant le jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis, nous profitons de cette occasion pour témoigner encore toute notre sympathie à Cook et nous passons la soirée en discutant sur la politique internationale.

Cook est l'ennemi des armées de terre et de mer ; il estime — et ses idées étaient *alors* celles de tous les Américains du Nord — que l'Europe se ruine par ses armements de plus en plus puissants. « Les États-Unis, déclare notre ami, vont arranger tout cela en s'alliant avec l'Espagne et, dès qu'ils auront pied sur le vieux continent, c'en sera fait des armées permanentes : il n'y aura plus que les États-Unis d'Europe alliés aux États-Unis d'Amerique ! »

Et tandis que Cook nous faisait de semblables discours, les États-Unis écrasaient militairement l'Espagne ; puis, au lieu d'entrer dans la voie de réduction des armements militaires, ils s'empressaient de voter un formidable crédit pour l'accroissement de leurs forces navales.

Il faut se trouver dans l'Antarctique pour croire à la réalisation d'une semblable utopie : l'extinction des haines, la suppression des jalousies, l'indifférence de l'or, la paix universelle, quoi ! .. — avec ou sans conférence internationale de La Haye !

6 juillet. — Arctowski ne va pas bien du tout ; son état s'aggrave sans que sa sérénité en soit cependant troublée. Ce matin, je me promenais gravement : il m'aborde

en riant et me demande où je suis. — « Oh ! très haut, très haut, au milieu des étoiles, dans la constellation des rêves ! — C'est le contraire pour moi, me dit-il, je suis bien bas... presque au niveau de la mer ! » Il faisait allusion à son immersion finale, qu'il croyait prochaine.

9 juillet. — Depuis plusieurs jours, mes jambes me font souffrir, et je me demande avec anxiété si mon tour de maladie arrive. En prenant mon bain, je constate que mes chevilles sont toutes gonflées. J'appelle Cook qui m'examine avec soin, et je vois, à sa figure contristée, que mon état l'inquiète. Au reste, ce soir nous sommes tous démoralisés : de Gerlache se plaint de douleur de tête et va se coucher aussitôt après le souper.

10 juillet. — Quelle nuit je viens de passer ! Pas une heure de sommeil ! Ma tête est lourde comme du plomb et mes tempes battent avec violence. Cook déclare que, coûte que coûte, je dois manger de la viande fraîche, et propose à de Gerlache de me faire préparer un beefsteak de manchot.

Nous avons eu, jusqu'à ce jour, une si grande répugnance pour cette viande d'aspect noirâtre et coriace qu'aucun de nous n'avait pu se résoudre à en manger.

Amundsen, qui se sent très faible, n'attend même pas l'heure du souper pour essayer ce nouveau régime, et déguste, vers cinq heures, un filet cru de manchot.

Comme je suis de service à partir de minuit, je me couche à 8 heures du soir, mais sans parvenir à trouver le sommeil. Mes jambes enflent de plus en plus, et ma main gauche commence à suivre leur exemple.

De minuit à quatre heures du matin, j'assume mon quart et les observations météorologiques. J'espère, en me recouchant que la fatigue m'apportera le sommeil dont j'ai si grand besoin. Il n'en est rien. Immobile sur mon lit, les yeux fixés au plafond, j'éprouve une sorte de torpeur. Vers le matin, je veux changer de position, et je constate avec épouvante que mes deux jambes et mon

bras gauche sont paralysés. Que faire ? Crier serait occasionner une véritable panique à bord, et d'un autre côté dois-je demeurer ainsi seul sans secours d'aucune sorte ?

11 juillet. — Vers 6 heures du matin, je réussis à me trainer jusqu'à Cook. Il est visiblement inquiet ; il me donne une pilule (!) et m'aide à rentrer dans mon lit.

Je me sens si faible que je pense que la mort va venir ! Par ma porte entrebâillée, un souffle de chaleur arrive du carré, et j'entends le bruit confus des premiers services du bord. J'appelle Amundsen : je lui explique où sont placés mes documents concernant l'Expédition ; je lui montre une cassette dans laquelle se trouvent quelques souvenirs et les lettres que je destine aux miens ; je lui donne mes dernières recommandations. Le pauvre garçon atterré me regarde, m'écoute en silence, puis se retire en essayant de cacher son émotion.

Alors, l'esprit en repos, regardant par mon hublot le petit bout de ciel sombre qui se confond avec le sombre de la banquise, je me laisse ressaisir par la torpeur. Je pense encore, mais comme dans un rêve, et il me semble que la mort n'est pas chose terrible puisque je m'en vais ainsi tout doucement, sans lutter et même presque sans souffrir...

CHAPITRE XXXI

Un voyage d'agrément sur la banquise

13 juillet 1898.— Je ne suis pas mort !... Le coma dans lequel j'ai été plongé hier n'a même pas duré fort longtemps. J'en suis sorti pour manger machinalement un petit filet de manchot et, quelques heures plus tard, je me suis éveillé beaucoup plus solide.

Ce même après-midi, une jolie surprise a achevé de me redonner du cœur : de Gerlache a retrouvé, dans son magasin, un sac contenant une boîte avec cette inscrip-

tion : « à ouvrir le jour de Noël ». Stupéfaction et curiosité générales devant ce mystérieux cadeau oublié depuis sept mois. Le Commandant ayant rompu l'enveloppe trouva, pour chacun de nous, deux petits paquets soigneusement ficelés. L'un renfermait un superbe porte-crayon en argent avec l'inscription : « Noël dans les Mers Antarctiques — Souvenir de L. O. (Léonie Osterrieth) » ; l'autre, une chaîne de montre munie d'un cachet artistique aux armes de la ville d'Anvers et portant la devise : *Audaces fortuna jurat*, don du lieutenant-général et de M^{me} Wauvermans.

Cette trouvaille fit sur nous l'effet de la boîte de Pandore : on eût dit que l'Espérance s'en était échappée et planait de nouveau sur nos âmes ! Une joyeuse conversation s'ensuivit, sur le pays et les amis. Comme un grand enfant, je saisis tous les prétextes possibles pour faire usage de mon porte-crayon, et j'imaginai toute une série de lettres à cacheter afin d'y apposer le sceau d'Anvers et la devise hardie.

Et aujourd'hui, mon petit cœur ne bat presque plus la breloque !... Cook ne compte que 98 pulsations ; il m'annonce avec joie qu'avant huit jours je serai complètement rétabli.

Pourtant, le brave Cook ne croyait pas encore beaucoup à ma guérison, car ses tablettes portent, à la date du 14 juillet :

« Lecointe a perdu tout espoir de se relever ; il a dicté ses dernières volontés. Son cas me paraît désespéré, et je crains que ces pronostics défavorables n'attaquent fort le moral chez tous. »

18 juillet. — Cela va de mieux en mieux. Je ne prends plus de pilules et j'ai recommencé à faire mes observations. Il n'en est pas de même pour tous, malheureusement : Cook vient de faire devant moi une analyse établissant que de Gerlache est sérieusement menacé ; Knudsen a les jambes très enflées, surtout les chevilles ;

Mélaerts compte cent cinquante pulsations à la minute ; Cook et Racovitza ne sont guère plus brillants.

21 juillet. — Fête nationale en Belgique ! Pour nous, pauvres exilés, grand jour d'espoir : demain, le soleil reparait !

Le Commandant accorde à l'équipage trois jours entiers de congé et lui fait donner du champagne au dîner de midi. Tous sont dans une grande joie et légèrement aussi dans les vignes du Seigneur, étant donné que depuis des mois ils n'ont pas pris d'alcool.

22 juillet. — Si le temps est clair, aujourd'hui, le soleil nous apparaîtra quelques instants par réfraction vers midi. Aussi, dès 11 heures, regardons-nous anxieusement vers le nord. Hélas ! rien : de gros nuages circulent et nous cachent l'astre tant désiré !

Le 23 juillet, à 10 heures du matin, nous nous éparpillons sur la banquise ; chacun a choisi, depuis plusieurs jours déjà, le point d'où il veut observer le lever du soleil.

De Gerlache, Amundsen, Cook et moi, nous nous dirigeons vers un petit iceberg, but habituel de nos promenades d'automne. La gaité est sur tous les visages, il n'est plus question de la nervosité de ces derniers jours.

Oh ! combien nous avons besoin de lumière et de chaleur ! L'anémie polaire a laissé sur nous des traces de profonds ravages : nos traits sont tirés, des rides les sillonnent ; notre teint est verdâtre, nos yeux ternes et sans vie ; il n'a pas fallu plus de 1600 heures de nuit ininterrompue pour faire de nous des vieillards.

Il nous faut près d'une heure pour atteindre le sommet de l'iceberg ; car, tous les cent pas, il nous faut stopper pour reprendre haleine. Arrivés là, nous jetons les yeux autour de nous.

Le ciel, vers le sud, est d'un beau bleu pâle ; vers le nord, il est voilé d'une brume gris-perle. Au zénith, s'allongent des cirrus duveteux.



UN ICEBERG DANS LA BANQUISE

Photographie du docteur Cook



REPOS DE QUATRE HEURES

Photographie du docteur Cook

La banquise est radieusement blanche et un mirage y produit les effets d'optique les plus extraordinaires : certains icebergs, qui en réalité sont très loin, semblent planer en l'air au-dessus de l'horizon ; d'autres donnent une double image : l'une réelle, tandis que la seconde, virtuelle, reproduit l'iceberg renversé ; un autre iceberg encore présente l'image renversée, à quelque vingt mètres au-dessus de l'image réelle. L'œil doit s'habituer peu à peu à ces phénomènes déconcertants.

Tout à coup, l'un de nous s'écrie : Le voilà ! c'est le soleil !

Et avidement nous contemplons de tous nos yeux le petit rectangle de feu qui se montre à l'horizon. Il s'élève peu à peu et, au-dessous, paraît un second rectangle absolument rouge, qui se transforme en piédouche. A midi, les trois quarts d'un beau soleil d'or embrasent la banquise : les hummocks, dont les sommets sont rosés, allongent des ombres qui n'en finissent plus, tandis que dans le lointain la *Belgica* se dresse, toute petite mais toute fière d'avoir échappé à l'hiver antarctique !

A midi quarante, le soleil avait déjà disparu, mais nous rentrions à bord le cœur content et l'âme en fête.

27 juillet. — Amundsen, Cook et moi avons en ce matin un sérieux entretien. Notre état de santé étant satisfaisant et la saison propice, il nous semble que le moment est venu d'entreprendre, vers le sud, sur la banquise, l'expédition que de Gerlache m'a proposée il y a quelques semaines.

Nous nous réjouissons à l'idée de ce changement de milieu, et nous décidons que sans tarder nous ferons un stage d'entraînement.

En conséquence, nous commençons les préparatifs d'une expédition préliminaire. De Gerlache nous approuve fortement et pousse l'amabilité jusqu'à nous prier d'indiquer les vivres que nous voulons emporter : la cambuse nous est ouverte toute grande !

Cette générosité nous émerveille et, sur-le-champ, nous dressons une liste de tous les aliments que nous préférons. Comme nous supposons que notre absence sera courte, nous prenons plutôt l'agréable que l'utile : du beurre, des fruits conservés, du chocolat et autres petites friandises !

Notre enthousiasme croît à mesure que le moment du départ approche ; cela devient une véritable parodie du voyage de la *Belgica* : nous annonçons avec emphase que nous ferons des découvertes géographiques « épatantes » et des observations scientifiques remarquables ! Notre joie ne tarde pas à gagner tout le monde, État-Major et équipage.

29 juillet. — Depuis deux jours c'est une véritable fièvre à bord ; on ne travaille plus que pour « les grands explorateurs » : on achève la tente, on monte les lits-sacs en poil de renne ; on empile les vivres dans des caisses, de l'alcool dans des bidons ; on hisse la voile du grand traineau de Cook ; on nettoie nos fusils... car nous partons armés comme Tartarin de Tarascon !

Dimanche, 30 juillet. — Dès 8 heures du matin, le traineau est chargé, surchargé même ; il disparaît totalement sous les énormes ballots que nous entassons avec peine. Il n'y a pas de vent, mais c'est égal : nous déployons la voile !

A 9 heures 45, tout est prêt, nous faisons des adieux pathétiques à nos compagnons qui nous ovationnent comme au départ de la *Belgica* !

Alors, avec solennité, j'attache au cou du docteur Cook la croix de Commandeur de l'Ordre des Kjoedbollers, tandis que j'épingle, sur la poitrine d'Amundsen, la croix d'Officier du même Ordre. Ces deux bijoux ont été ciselés par Van Rysselberghe : ils consistent en un placard brillant — fond d'une boîte de conserve — de 10 centimètres de diamètre environ, dont la face extérieure porte gravé un manchot royal avec cette inscription : *Rapidité !!*

Privations !! Sur la face intérieure on lit : *Expédition scientifique sur la banquise — 30 juillet 1898.*

A 10 heures 30, nous appareillons : Amundsen et moi sommes attelés à la bricole et montés sur des skis ; Cook est chaussé de ses raquettes canadiennes et dirige le traîneau. Le Commandant nous accompagne un bout de chemin, puis il nous quitte en nous répétant encore les signaux à faire de part et d'autre, en cas d'alarme. Une dernière poignée de main et nous repartons allègrement, en ayant soin de relever, de temps à autre, la *Belgica* au compas, afin de nous orienter le mieux possible. Allègrement n'est pas exact, c'est misérablement que nous traînons nos cent vingt kilogrammes de charge, sur une couche de neige peu résistante tombée la nuit précédente.

De temps à autre, nous nous arrêtons pour reprendre haleine. Nous pouvons alors admirer la banquise superbement éclairée par un délicieux soleil. Le temps est sec et froid.

Vers midi, nous nous trouvons devant un immense lac gelé. Un effet de mirage nous montre la banquise à une distance énorme. Au nord-est du lac, s'ébattaient des baleinoptères, d'innombrables phoques et quelques manchots.

Comme la glace devient trop fragile, nous regagnons la lisière du lac et arrivons dans une région bouleversée par les pressions. Le traîneau y glisse mieux, la neige étant très dure, mais il garde difficilement l'équilibre à cause des inégalités de la glace.

Vers trois heures, nous parvenons à une grande crevasse, qui ne peut être contournée qu'à la condition de faire un énorme détour. Le soleil est d'ailleurs près de l'horizon, nos estomacs crient famine, nous nous décidons à camper.

Nous dressons la tente et Amundsen commence à préparer le repas. Quant à moi, mon état est lamentable : l'un de mes pieds est à peu près gelé. Cook attribue cet état de choses à mes souliers trop étroits pour une tempé-

rature de 35° sous zéro. Il me frictionne avec une telle énergie que j'en crie de douleur ; et mes cris lui font plaisir, car il en conclut que mon pied n'est pas insensible et par conséquent non gelé complètement, auquel cas l'amputation eût été nécessaire.

Au bout de quelques minutes, tout danger a disparu, mais, comme je grelotte encore, je me couche dans mon sac en peau de renne.

Amundsen et Cook font le ménage : d'abord de la soupe aux pois ; puis, dans la même casserole, sans la nettoyer, ils rôtissent de la viande de manchot ; enfin, et toujours dans le même récipient, ils préparent du chocolat !

Comme je suis un peu souffrant, vite on me sert la première tasse. Pouah ! c'est ignoble !..... cela goûte la soupe, le beurre, l'huile de manchot, le chocolat et même les poils de renne de nos sacs et les herbes (1) de nos chaussures, que le vent a sans doute chassés dans la casserole !

La tente est fort petite ; nous devons, pour y tenir à trois, nous recroqueviller d'une façon extraordinaire. De plus, la vapeur d'eau provenant de nos respirations et du réchaud à alcool se condense sur les parois de la tente et retombe sur nous en fine neige.

Peu à peu, les conversations se ralentissent, nous nous assoupissons.

Le 31 juillet, nous ne nous éveillons qu'à neuf heures. Après une légère collation nous nous décidons à laisser la tente toute dressée, et à contourner sans *impedimentum* la grande crevasse afin de gagner un superbe iceberg qui se trouve à quelques milles sur l'autre rive. Mais à peine sommes-nous en route que la brume se lève. Vite nous regagnons la tente : qu'arriverait-il si le brouillard nous empêchait de la retrouver ?

(1) Cette herbe est le sénégasse qu'on place dans les souliers et les bottes pour maintenir la chaleur aux pieds.

Pour charmer nos loisirs, nous construisons une maison de neige, où nous nous proposons d'attendre confortablement le retour des beaux jours !

Notre logis est terminé quelques minutes après le coucher du soleil.

L'architecture en est simple mais d'un goût parfait. Il est de forme circulaire : 2 mètres 50 de diamètre. Les murailles, formées de blocs de neige, ont un mètre de hauteur sur 0^m50 d'épaisseur. Elles soutiennent un dôme cintré en ogive, au centre duquel une étroite issue entretient la ventilation. Les interstices, entre les blocs, sont bouchés avec de la neige jetée à la main. La porte et la fenêtre ne font qu'un : c'est, à la base, une ouverture étroite par laquelle on se glisse en rampant, et qu'on referme bien vite, avec un bloc de glace.

A quelques pas de la maison, la tente, qui renferme nos provisions, se dresse toute noire sur la banquise.

Pour inaugurer solennellement notre nouveau local, nous faisons des dépenses folles : nous allumons jusque trois bougies à la fois et nous nous hâtons au dehors pour juger de l'effet de toute cette clarté. Combien féérique est notre palais de cristal. Les rayons lumineux filtrent par toutes les fissures, et donnent à nos murailles transparentes les reflets changeants de l'opale.

La brume s'est dissipée : le firmament est entièrement dégagé de nuages. La lune scelle son disque d'argent dans un ciel bleu pâle qui, vers le nord, est illuminé par les feux rouges du crépuscule, semblables à un vaste incendie. Ça et là, des astres jettent une note éblouissante. Sur la banquise, les hummocks sortent à demi de l'ombre, rompant l'uniformité des champs de glace. Au nord-est, le ciel se mire dans le lac où des phoques et des baleinoptères viennent souffler bruyamment. Le froid est vif : 35° sous zéro ! Nous ne le sentons pas ; longtemps nous demeurons à contempler la banquise.

Le lendemain, hélas ! le beau ciel s'était de nouveau

caché sous une brume épaisse. Au bout de quelques jours, nos provisions menaçant de s'épuiser, il fallut se décider à rentrer à bord.

Pendant notre marche, nous avions soigneusement noté à l'aide d'un petit compas, la route suivie. A cet effet, nous arrêtions le traîneau, nous prenions des points de direction et nous marchions ainsi de hummock en hummock.

Lorsqu'il s'est agi de retourner, la situation était autre : le compas nous indiquait bien la route ; mais nous ne pouvions prendre des hummocks de direction, parce qu'ils étaient perdus dans la brume et qu'on les distinguait à peine à trois pas !

D'un autre côté, le compas, attaché sur le traîneau, ne donnait plus aucune indication lorsqu'on était en marche : la rose, affolée par des secousses violentes et continuelles, tournait sans cesse. Aussi notre marche fut-elle très lente. On devait s'arrêter après avoir parcouru vingt mètres, et attendre l'immobilité de l'aiguille.

Ces arrêts fréquents amenaient des erreurs qui nous inquiétaient, car nous sentions fort bien qu'un écart de quelques centaines de mètres suffirait pour nous faire passer, sans la voir, à côté de la *Belgica* ! Il ne pouvait être question d'imiter les Esquimaux qui marchent à la file et à courte distance l'un de l'autre, corrigeant ainsi réciproquement leurs écarts. Pour que ce système soit applicable, il faut au moins être trois. Dans ces conditions, un seul d'entre nous aurait dû s'atteler au traîneau, que nous remorquions déjà avec peine lorsque nous y étions attelés tous les trois !

Le soir, il fallut camper. A ce moment même toute la banquise s'ouvrit ; les glaces se mirent en mouvement ; notre champ se crevassa de toutes parts ! Finalement nous ne rencontrions plus que de petites nappes. Nous fîmes choix de la plus solide que nous pûmes trouver par cette brume et nous y avons à peine installé la tente que notre radeau se brisa à son tour !

En un instant, la nappe qui nous portait devint si exigüe qu'elle suffisait à peine à l'emplacement de la tente. Comme nous étions occupés à la consolider, une détente se produisit et... nous partîmes à la dérive ! Quelle nuit ! Nous fîmes le quart en permanence. L'unique bougie allumée dans la tente lui donnait un aspect funèbre ; la glace blanche sous nos pieds semblait un linceul. Des baleinoptères venaient souffler tout près de nous, tandis que les phoques se réfugiaient sur l'étroit espace demeuré libre autour de notre abri. Le lendemain matin, brusquement, dans une éclaircie, nous apercevons la *Belgica*, qui semble voguer en mer libre (1).

Nous voilà pris d'une soudaine angoisse : puisque nous voyons à peine le navire, nos compagnons nous distingueront-ils ? S'ils sont en mer libre, ne vont-ils pas s'éloigner, nous abandonner ?...

Mais de Gerlache était en vigie ; du nid de corbeau, il découvrit notre détresse. Des matelots amarres les uns aux autres passèrent de nappe en nappe et, à la faveur d'une pression, parvinrent à nous rejoindre. Nous dûmes nous hâter au point d'abandonner tout notre matériel sur notre îlot flottant ! Fort penauds, les « grands explorateurs » rentrèrent à bord, enchantés d'aller cacher leur confusion dans un bon lit !

Cette excursion ne fut pas sans résultats.

Non seulement nous avons fait école pour la manière de nous déplacer sur la banquise et nous avons relevé les défauts de notre matériel, mais encore et surtout, nous avons acquis la certitude que notre projet de marche vers le sud était irréalisable.

Notre tentative avait échoué et cependant elle s'était exécutée au moment le plus favorable de la saison. A ce moment, en effet, le peu de mouvement qui s'était manifesté dans les glaces nous permettait de supposer

(1) Il y avait là un simple effet d'optique qui élargissait d'une façon énorme une petite crevasse.

qu'une ligne de retraite nous resterait ouverte ; de plus, comme le soleil était encore très peu élevé au-dessus de l'horizon, nous comptions que la température se maintiendrait assez basse pour empêcher une brusque débâcle.

Mais d'autres raisons encore, et des plus sérieuses, s'opposaient à toute tentative de ce genre :

1° La banquise pouvait nous entraîner vers le nord plus rapidement que nous ne marcherions vers le sud ;

2° En admettant que le temps restât clair et que, par des relèvements successifs, nous parvenions à tracer fidèlement la route suivie, que se passerait-il au retour ? Les champs se déplaçant et la route étant inversement suivie au compas, nous ne retrouverions plus le navire ; impossible de se fier aux icebergs, qui se meuvent lentement, il est vrai, mais changeant d'aspect et deviennent méconnaissables lorsque, par suite des déplacements de la glace, ils présentent une face nouvelle.

Quant à nous donner rendez-vous à un point déterminé, dont on fixe les coordonnées géographiques, il n'y fallait pas songer davantage. Pour retrouver ce point, il faut des chronomètres de poche, et notre unique montre de torpilleur était hors de service ; il faut un sextant et un horizon artificiel que les accidents de la route peuvent briser. Emporter de grands chronomètres serait une folie, car le froid ne tarderait pas à les arrêter. Si même le corps expéditionnaire parvenait à rejoindre un point du globe mathématiquement déterminé, il n'y trouverait plus le navire que la dérive aurait entraîné au loin.

Le personnel du bord devrait alors, lui aussi, conserver du monde en ce point du globe et le maintenir continuellement en liaison avec le navire pendant ses déplacements. En fin de compte il aurait fallu éparpiller sur la banquise tout le personnel de la *Belgica*... et même davantage.

L'expérience nous prouva donc, mieux que ne l'auraient fait tous les raisonnements, qu'une tentative de marche à grande distance vers le sud était impossible et que, si



TRAVAUX EXÉCUTÉS DANS LA BANQUISE. L'OUVERTURE D'UN CANAL D'ÉVACUATION

Photographie du docteur Cook



PETITE TROUPE DE MANCHOTS DE LA TERRE ADÉLIE EN TRAIN DE MUER

Photographie du docteur Cook

malgré tout nous voulions la tenter alors que nous étions si peu nombreux, nous compromettrions la sécurité générale sans réel avantage pour la science.

CHAPITRE XXXII

Tristesse et sourire

Le 7 août, au moment où l'équipage se levait, le matelot X., présenta à Van Rysselberghe un papier sur lequel il avait écrit ces mots : « Je n'entends plus, je ne sais plus parler » ! Van Rysselberghe ébahi, crut d'abord à une mystification et posa au matelot un certain de nombre de questions mais, voyant que celui-ci demeurerait impassible, il se rendit en hâte auprès du docteur.

Cook, ayant examiné longuement ce nouveau malade, déclara que le matelot entendait parfaitement et saurait parler, s'il le voulait, mais qu'il avait le cerveau atteint et qu'une crise aiguë pouvait se produire d'un moment à l'autre. Il ajoutait que le mal serait peut-être passager.

Une garde spéciale fut donc organisée pour surveiller discrètement le matelot, qu'on ne perdait pas de vue même la nuit.

Cet incident nous affecta tous péniblement. Il ne nous manquait réellement plus que cela : jusqu'à ce jour nous avions sans cesse été sur le qui-vive par suite du voisinage des pressions et des tempêtes, et voilà que maintenant nous devons nous méfier de ceux qui nous entouraient. Quels n'étaient pas, en effet, les projets les plus dangereux pour la sécurité générale qui pouvaient germer dans ce cerveau malade ! Cet homme, irresponsable de ses actes, nous inspirait une véritable crainte.

Ce même jour tout le monde à bord ressentit d'une façon plus aiguë les effets de l'anémie polaire. Nous avions espéré que le soleil, en reparaissant, nous apporterait la

guérison. Or, si j'avais eu la joie d'être complètement rétabli, il n'en n'était malheureusement pas de même de la plupart de mes compagnons ; au contraire, ils devenaient chaque jour plus las et plus faibles.

8 août. — Johansen et Knudsen ont les jambes fortement gonflées et les battements de leur cœur sont fort irréguliers : ils ont jusqu'à 150 pulsations à la minute.

Par esprit de contradiction peut-être, le pouls d'Arcowski s'est ralenti d'une façon très inquiétante (46 à 48 à la minute) ; de Gerlache éprouve de plus vives pressions dans la tête, près des tempes ; Cook et Racovitza languissent. Ce dernier, qui jadis avait une physionomie des plus sympathiques, est devenu franchement hideux. Dobrowolski s'affaiblit à vue d'œil et Amundsen ainsi que Mélaerts souffrent du cœur... J'étais redevable, je crois, de la chance qui me favorisait, à la quantité de viande fraîche que je consommais journellement. Michotte avait imaginé une préparation toute particulière, enlevant à la chair de phoque son goût d'huile si désagréable : aussi dès que j'eus constaté la force que me donnait cette nourriture fraîche, j'en fis une consommation énorme.

Malheureusement, plusieurs d'entre nous ne parvenaient pas à en ingurgiter un morceau : Mélaerts, Van Rysselberghe et Dobrowolski étaient de ceux-là ; de Gerlache saisissait aussi toutes les occasions possibles de ne pas manger son phoque, mais parfois, sur notre reproche amical, il avalait courageusement sa part.

11 août. — X. s'est enfin décidé à parler ! Il a la manie des inventions et, à ce point de vue, on pourrait même le trouver très amusant, si les circonstances où il se trouve n'étaient aussi pénibles. Après ces quatre jours d'une étroite surveillance, Cook a reconnu que le matelot est atteint de crises d'hystérie ne présentant aucun danger. L'équipage est toujours aussi éprouvé. Cook nous dit que, si nous devons subir un second hivernage, plusieurs d'entre nous succomberaient certainement.

12 août. — Depuis notre excursion sur la banquise, le temps nous avait empêchés d'aller reprendre le matériel que nous avions dû abandonner sur notre îlot flottant. Aujourd'hui, le ciel étant plus clément, nous sommes allés à la recherche de nos bagages.

13 août. — Aujourd'hui, grande séance chez le coiffeur et le barbier ! Racovitz, lui, se tire d'affaire tout seul, et fort adroitement, ma foi. Cook laisse croître, jusque sur ses épaules, sa blonde chevelure fine et soyeuse, qu'il retient au front, par un cercle de ruban. Mais les autres et moi sommes incapables de nous passer de figaro : c'est le docteur qui nous tond et nous moleste par la même occasion : grands coups de ciseaux, arrachements à la tondeuse, laquelle graissée d'huile et de pétrole nous empeste l'occiput ! Parfois aussi, en véritable commerçant qui, n'ayant pas de concurrent, craint peu de perdre ses pratiques, il taille les cheveux d'un côté et refuse de tailler de l'autre... se payant ainsi nos têtes !

Ce soir, nous avons joué au whist. Comme nous ne manions pas d'argent, chacun de nous dispose d'une bourse de haricots. On commence par jouer raisonnablement, puis l'enjeu monte à des sommes fantastiques. Alors, la débâcle, la faillite pour plusieurs ! Aussitôt, nos instincts civilisés se réveillent : Nous n'avons plus de haricots, mais qu'importe ! nous lançons du papier : « Bon pour cent mille haricots ! » — « Bon pour un million ! » — « Bon pour un milliard ! » — Et, naturellement, plus nous devenons enragés joueurs, plus nos spéculations parodient celles de la haute finance...

Mais tout lasse... Quelques jours plus tard nous ne trouvions plus d'agrément à ce jeu. Nous décidâmes donc de déchirer tous les bons et de rendre les haricots « fonds de roulement » à de Gerlache.

Le lendemain de ce vote la loi contre les jeux était promulguée et appliquée. Je fais donc constater que ce sont les membres de l'Expédition antarctique belge qui

ont été les promoteurs de ce genre de loi, la loi belge contre les jeux datant de ces dernières années et allant seulement entrer en vigueur.

Le résultat de cette loi fut déplorable : Michotte se hâta d'utiliser dans la cuisine les haricots qui avaient circulé un peu dans tous les coins, et durant une semaine il nous servit des fayots à peu près à chacun de nos repas.

15 août. — La question des vêtements à réparer commence à nous donner pas mal de tintouin : les uns sont fortement usés, les autres rétrécis par les lavages. Racovitza, si ingénieux en tout, se montre assez piètre tailleur : au début, il recousait les boutons manquants et ajustait des pièces ; maintenant, il ne s'occupe plus des boutons, et ferme les trous avec un morceau de cuir. Ce n'est pas beaucoup plus difficile à coudre et c'est bien plus solide. Son pantalon tel quel est un véritable poème ! La question du linge ne le préoccupe pas non plus outre mesure. Il a converti en jours le temps probable que nous resterons encore dans la banquise — en admettant que nous soyons dégagés cette année ; il a divisé ce nombre de jours par le nombre de chemises, de caleçons, de gilets qu'il possède, et a déterminé ainsi qu'il devait porter une chemise quinze jours, un caleçon dix-huit, etc., etc. Il envoie à fond de cale le linge porté, et, si nous ne sommes pas délivrés en temps voulu, il fera remonter le tout et exécutera une lessive sérieuse.

Comme il voulait doubler le nombre de ses bas, il les a coupés à hauteur du mollet pour en former des chaussettes ; puis, liant avec une ficelle l'extrémité des morceaux de jambes enlevés, il s'est fabriqué ainsi de nouvelles paires de chaussettes.

Chacun de nous a d'ailleurs un système particulier pour éviter de faire la lessive. Dobrowolski ne charge de linge que lorsqu'il n'y a plus moyen de faire autrement. Il transporte alors les objets sales dans la mâture, comptant sur la neige et le givre pour les rafraîchir !

Cook change tous les huit ou dix jours, et, lorsque son stock est épuisé, remet le linge qu'il a porté quelque temps auparavant. Cela donne l'illusion du changement.

Le système d'Arctowski est celui d'un vrai savant : s'il sait où tout se trouve dans son laboratoire, en revanche il ignore ce qu'il possède dans ses malles. Parfois, en cherchant un document, quelques chemises ou quelques gilets lui tombent sous la main. Sans perdre de temps, il se rafraîchit plusieurs fois en huit jours, puis attend pendant des semaines qu'un hasard heureux vienne lui indiquer d'autres ressources.

Quant à de Gerlache et moi, je dois avouer que nous sommes terriblement gâtés : le brave Michotte lave et entretient tout notre linge et, avec une attention pleine de délicatesse, profite de nos moments d'absence pour ranger le tout dans notre armoire.

16 août. — Un incident assez inattendu s'est passé aujourd'hui.

Racovitza prenait la température d'un jeune phoque. A cet effet, on avait, non sans peine, ligoté l'animal sur une pièce de bois, puis notre ami lui avait placé sous la queue un petit thermomètre. Comme il attend que l'instrument ait eu le temps de marquer la température, le phoque pousse tout à coup une espèce de grognement, et... avale le thermomètre !... On s' imagine la pénible surprise de notre naturaliste ! Cependant, il ne perd pas son sang-froid : il fait chercher un nouveau thermomètre, et cette fois prend la précaution de l'attacher à une ficelle, avant de le confier au phoque !

17 août. — Michotte nous a fait, ce matin, un café détestable : il paraît que le sac s'est déchiré au dernier moment. En présence de la consternation générale, j'annonçai que j'allais réparer le désastre.

Je possédais, en effet, dix flacons d'extrait de café que m'avait offerts ma future belle-maman, à la veille du départ d'Europe. Ces flacons, de marques différentes —

anglaise, française et belge — provenaient d'une des premières maisons d'Anvers. Je les avais conservés, jusqu'à ce jour, les réservant pour les jours de disette. J'en pris donc un de marque française et, avant de quitter ma chambre, je lus avec soin les indications suivantes :

« Prendre un demi-litre d'eau bouillante et verser une cuillerée à bouche d'extrait de café. Aussitôt l'arome se dégage, et l'on a un excellent café qu'on peut sucrer au goût du consommateur. »

« N. B. On remplacera avantageusement l'eau bouillante par du lait très chaud. »

Rentré au carré, j'attendais l'eau commandée à Michotte, tout en escomptant déjà les félicitations dont on allait m'accabler.

Enfin, voici la bouillotte. Alors, contrefaisant la voix de mon ancien professeur de chimie, lorsqu'il nous expliquait ses expériences — qu'il ratait d'ailleurs toutes, très consciencieusement — je détaillai ma préparation :

« Vous le voyez, Messieurs, je prends un demi-litre d'eau bouillante, j'y verse une cuillerée à bouche de cet extrait remarquable : aussitôt l'arome se dégage et vous avez... »

De stridents éclats de rire me coupent la parole, car une odeur de mauvaise chicorée empeste toute la chambre !

Je bondis. Comment ! Déjà un tour de belle-maman ! C'est trop tôt, ce n'est pas possible. Je prends ma tasse et... mon courage à deux mains pour goûter le breuvage. Il est infect !

Alors, coup sur coup, j'essaie les deux autres marques, mais toujours avec le même résultat décourageant !

A dater de ce jour, l'expression « c'est de l'extrait de café » servit à désigner toute odeur particulièrement désagréable ! De Gerlache seul eut la générosité de se taire : sans doute parce qu'il avait encore les kjoedbollers sur la conscience !

19 août. — Le Commandant se sent très accablé. Cook

l'examine longuement et ne me cache pas que, si les douleurs de tête continuent, de Gerlache sera atteint de troubles nerveux très sérieux. Il prescrit la viande fraîche et le plus d'exercice possible au dehors. Je suis navré de ces tristes nouvelles. De Gerlache, lui, semble calme ; il s'efforce de suivre les conseils de Cook. Je passe avec lui la plus grande partie de la journée, en m'efforçant de le distraire.

CHAPITRE XXXIII

Projets

Le 20 août, de Gerlache me fait savoir que je peux disposer de l'ancienne cuisine pour mon usage personnel. J'en suis ravi : cette chambre est plus grande, et sa fenêtre donne sur le pont.

Je commence aussitôt mon déménagement ; Mélaerts et Johansen ont la gracieuseté de m'aider. Ils peignent mon nouveau logis avec de la belle couleur blanche qu'ils viennent de découvrir dans la cale. Je profite de tout ce remue-ménage pour faire placer mon lit un peu moins proche du plafond !

Aujourd'hui donc je vois tout en rose. Je devrais dire plutôt en couleur espérance, car j'ai sorti mes beaux rideaux et ma courtepointe en satin vert-de-mer où courent les petits lézards d'or. Ils ornent à merveille mon nouveau *home*.

Et, toute la journée, nous travaillons avec acharnement, comme si j'avais en vue une réception grandiose !

22 août. — Je me suis occupé, aujourd'hui, du rapport que j'adresse à de Gerlache sur le projet que Cook, Amundsen et moi avons formé d'aller en reconnaissance, l'année prochaine, à la Terre Victoria. De là, nous tenterions une marche forcée vers le sud, dans l'espoir d'at-

teindre le pôle magnétique austral. Pendant ce temps, de Gerlache croiserait dans la mer de Ross jusqu'à la fin de l'été, époque à laquelle il nous retrouverait au cap Gauss. Dans le cas où nous n'y serions pas, il passerait l'hiver en Australie et retournerait nous attendre au cap Gauss, l'année suivante. Dans tous les cas, en prévision d'un hivernage ou d'une attente forcée au cap Gauss, nous y installerions un campement, un canot et un matériel scientifique important, tandis qu'une station secondaire de secours avec grand canot démontable serait également établie au cap Adare.

Afin de pouvoir exécuter notre programme, il a été décidé que Cook fournirait à ses frais une partie du matériel de marche, Amundsen une partie du matériel de campement, et moi la plus grande partie des instruments de précision.

Mon rapport expose donc le but scientifique de l'expédition et son utilité ; il traite de la question des voies et moyens pour atteindre le pôle magnétique austral ; enfin, il contient un devis estimatif des frais qui incomberaient à l'Expédition antarctique belge. Ce devis a été établi de concert avec Cook et Amundsen.

De Gerlache, ayant lu mon travail avec soin, se rallie à nos conclusions, tout en faisant ses réserves sur le chiffre de la dépense. Il s'ensuit donc, entre lui et moi, une correspondance assez volumineuse sur cette question, correspondance nécessaire dans tous les cas analogues, afin d'éviter tout malentendu.

Le principe même de la campagne étant admis, Cook, Amundsen et moi en parlons très longuement, chaque jour. De là une très heureuse diversion dans notre vie commune, non seulement pour les intéressés, mais pour nos compagnons. L'équipage même se passionne pour nos projets, et ces braves gens qui, à l'heure actuelle, sont à moitié morts viennent encore mettre généreusement à notre disposition ce qui leur reste de forces.

23 août. — La santé d'Arctowski reste peu satisfaisante. L'appétit demeure bon, mais il mange un tas de choses qui lui sont nuisibles. Il désarme le docteur par son sang-froid : si l'on sert un plat dont il doit s'abstenir, il commence par avaler, coup sur coup, quatre et même six pilules destinées à combattre *préventivement* le mal ; puis il se sert aussi copieusement que la ration le permet. Arctowski n'est pourtant ni gourmand, ni gourmet, ainsi qu'on va le voir.

Discutant un jour avec Racovitza, il lui soutenait que le beurre est bien moins nourrissant et agréable de goût que le saindoux. Le prenant au mot, nous avons prié de Gerlache de nous en remettre une boîte, qui fut placée, à table, devant Arctowski. Au dîner suivant, notre ami s'en fait une tartine qu'il ingurgite sans trop faire la grimace. Racovitza, piqué au jeu, s'empare de la boîte, la vide aux trois quarts, et y introduit une égale quantité de vaseline, de belle vaseline blanche destinée à ses préparations. Au souper suivant, Arctowski, préoccupé par son travail, mange distraitemment plusieurs tartines de vaseline. Le lendemain, même comédie et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Or, chose étrange, Arctowski ne ressentait aucun malaise !

Enfin, à la fin de la semaine, la boîte allait être vide. Arctowski vante à nouveau les propriétés du saindoux. Sans mot dire, Racovitza se rend au laboratoire et en rapporte un énorme pot de vaseline qu'il place devant Arctowski. En un instant, ce dernier comprit tout, mais, loin de se fâcher, il s'amusa de la plaisanterie, avec la meilleure grâce du monde. Il se portait d'ailleurs beaucoup mieux ! Avis aux médecins : il y a là peut-être une idée à creuser !...

24 août. — Depuis que nous consommons tant de chair de phoque, nous leur faisons une guerre continuelle ; chaque animal ne donnant guère plus de trente à quarante kilogrammes de bonne viande. Dès qu'un phoque

est tué, il faut le dépecer tout chaud, sinon il se congèle et devient tellement dur qu'on ne peut plus le débiter qu'à la hache ; encore la chair vole-t-elle par petits éclats.

Or, ce matin, nous avions abattu cinq phoques, et, comme le massacre avait eu lieu loin du bord, tous les hommes étaient réquisitionnés pour le transport de la viande et de la graisse. Le matelot X..., dont les crises d'hystérie ne se renouvelaient plus, portait une charge d'une dizaine de kilos, lorsque, tout à coup, il revint vers moi, épouvanté : « Capitaine, s'exclamait-il, il vit ! il vit encore ! »

Le morceau de viande qu'il me montrait, appartenant au dos de l'animal, subissait encore, en effet, des contractions musculaires, de sorte que le brave X... s'imaginait que le phoque vivait et souffrait encore !

L'après-midi du 24, nouvelle correspondance, avec de Gerlache, au sujet de notre campagne à venir. Pendant ce temps, Cook et Amundsen ne restent pas inactifs : le premier retaille nos vêtements de fourrure afin de les rendre plus pratiques pendant les longues marches ; le second, aidé par Johansen, travaille à un grand sac de couchage, dans lequel nous pourrions dormir à trois.

La question des vêtements et du sac de couchage est d'une importance extrême ; rien ne doit être laissé au hasard.

Le caleçon, la chemise et les bas seront de laine ; les bottes, très larges et en fourrure, doivent être tapissées intérieurement, ainsi que nous l'avons dit, d'une couche d'herbe norvégienne appelée *sénégrasse*. La culotte, qui descend un peu au-dessous du genou, sera munie à sa partie inférieure d'une coulisse permettant de régler le degré de circulation de l'air : précaution indispensable si l'on veut éviter que la transpiration du corps ne s'accumule à l'intérieur du vêtement pour y former des glaçons au moindre contact de l'air. La vareuse (l'anorak), très ample, sera de même nature que la culotte ; nous

nous fabriquerons ainsi trois complets : un, en laine moelleuse et légère, pour les froids ordinaires ; un autre, en toile, à revêtir en temps de neige au-dessus du précédent ; enfin un troisième, en fourrure, que l'on porte poil en dehors par les grands froids, et poil en dedans — c'est-à-dire en retournant le vêtement — par les froids extrêmes.

Même principe pour le sac de couchage qui est en fourrure. On s'y introduit avec un costume de laine, et on se garde bien d'y mettre la tête, attendu que l'air expiré par la bouche s'y convertirait en glaçons.

Cook s'occupe aussi de modifier la tente que nous avons expérimentée sur la banquise. Je ne puis dire que je me rallie entièrement à ce modèle, mais comme je n'y relève aucun défaut sérieux je n'y fais pas opposition.

Ainsi le temps s'écoule et nos projets s'échafaudent.

CHAPITRE XXXIV

Deux matelots égarés sur la banquise. —

Les rats. — La tonite

25 août. — Le soleil est toujours bas à l'horizon ; il se montre très rarement. Ce matin encore, le vent vient du nord et l'épais brouillard qui l'accompagne généralement enveloppe toutes choses. Sur la banquise, cette lumière diffuse produit d'étonnantes illusions d'optique : les hummocks, ne projetant aucune ombre, ne s'aperçoivent que de très près, tandis que les objets de rebut, qui se trouvent jetés non loin du bord, paraissent être à une distance de 2 à 300 mètres.

Impossible par ces journées de brume de s'écarter de la *Belgica*. Les matelots le savent et pourtant aujourd'hui Koren et Van Mirlo se risquent à une promenade, sans prévenir personne.

Lorsque, vers 5 heures, leur absence est remarquée, une certaine inquiétude règne à bord : il fait déjà très obscur, et le brouillard empêchera, certes, les deux matelots d'apercevoir les fanaux placés dans la mâture comme signal de rappel.

Vers 6 heures 1/2, plus de doute pour personne : ou Koren et Van Mirlo ont été victimes d'un accident, ou bien ils se sont égarés.

Deux équipes sont formées sans retard : Amundsen et moi explorerons le secteur compris entre le sud-est et le nord-ouest ; Arctowski, Cook et Tollefsen, l'autre secteur.

Chaque équipe emporte une trompette d'alarme, un fanal allumé et une boîte de secours.

Nous convenons de signaux spéciaux avec le bord, où l'on a hissé trois grosses lanternes et d'où, à intervalles réguliers, un matelot sonne du clairon.

Nous emportons une petite boussole, mais comment s'en servir puisque nous ne pouvons distinguer aucun point de repère ? Bientôt même nous perdons de vue les feux de la *Belgica*, et ne percevons plus la direction des sons du clairon.

Nous avançons cependant, cherchant sur la neige un indice, une trace de pas. En voici une qui semble fraîche : nous la suivons et, après de multiples zigzags, elle nous conduit au bord d'un lac. Est-ce là que s'est dénoué le drame ?.....

Nous fouillons la banquise, nous jetons des appels : rien que le silence ! Nous croyons qu'il est prudent de revenir sur nos pas, lorsque soudain nous distinguons une lueur très loin à l'horizon. Se peut-il que nous soyons si éloignés de la *Belgica* ? Nous nous dirigeons de ce côté et, en un instant, nous rejoignons la lueur qui n'est autre que le fanal du groupe Cook et Arctowski. Ils n'ont pas été plus heureux que nous ; ils sont déjà retournés une fois à bord, prendre des nouvelles. Ils nous indiquent la *Belgica* du côté de l'est, alors que nous la croyions au

sud-ouest. Donc, les petits écarts de la route suivie nous ont déjà fait dévier d'un angle de route de plus de 90 degrés !

En présence des difficultés insurmontables qui s'opposent à nos recherches, nous retournons à bord. Le Commandant décide que le lendemain, une équipe formée par de Gerlache, Cook, Racovitza, Tollefsen et Van Rysselberghe partira, dès la première heure, tandis que je ferai préparer un matériel de campement, qui sera déposé auprès d'un iceberg déterminé et où l'équipe pourra passer la nuit.

Chacun va donc se coucher, mais une inquiétude continue nous tenaille. La nuit n'est pas froide, heureusement : 8° sous zéro. De plus, vers 3 heures, la brume se dissipe en partie, dévoilant la lune qui jette un pâle éclat sur la banquise.

A cinq heures du matin, au moment où l'équipe de recherches va partir, Koren et Van Mirlo apparaissent tout à coup à nos yeux !

Bien que très mécontent de leur désobéissance, de Gerlache ne tarde pas à leur pardonner car, en somme, les deux jeunes gens ont fait preuve d'une réelle présence d'esprit. S'étant, en effet, trop éloignés du bord, ils n'avaient pas tardé à constater l'impossibilité de regagner la *Belgica*. Alors, se rappelant la position du navire par rapport à la direction du vent au moment de leur départ, ils avaient jalonné des blocs de glace dans cette direction afin de la retrouver le lendemain matin ; puis, ils avaient élevé un mur de neige pour s'abriter contre le chasse-neige. Ils souffrirent cruellement de la faim et du froid, car ils étaient très légèrement vêtus. Peu à peu, le sommeil les gagnant, Van Mirlo avait eu le tort de céder à la fatigue, en s'asseyant sur la neige. A son réveil, il avait en vain essayé de se lever : il était soudé à la glace. Alors, nerveusement, avec un grand effort, il

s'était dégagé mais, oh ! catastrophe ! en abandonnant à l'ennemi tout le fond de..... son indispensable !.....

Et, pour achever d'attendrir le Commandant, Van Mirlo, se tournant à demi, exposait la nudité de..... son malheur.

28 août. — Oh ! les rats ! les rats ! quelle engeance !

A Punta-Arenas, comme nous étions amarrés contre la *Martha*, pour embarquer du charbon, quelques rats à l'esprit aventureux avaient clandestinement pris passage pour les régions polaires. Peu nombreux d'abord, ils n'avaient pas tardé à faire souche, puis leurs petits, se multipliant à leur tour, avaient fini par envahir tous nos bas-fonds. Pendant toute la journée, ils se contentent de s'offrir, dans le magasin aux vivres, des repas pantagruéliques ; mais, le soir venu, organisant des « evening parties », ils exécutent mille « entrechats » sur les conduites à vapeur, sur les échelles, et jusque dans les foyers de la chaudière. S'enhardissant davantage encore, dans le calme profond des nuits, ils montent à l'étage, circulent dans le carré, sur la boîte des chronomètres, dans les chambres, et parfois même poussent l'insolence jusqu'à gambader sur le nez des dormeurs !

Racovitza et Cook sont surtout l'objet de leur sympathie, de sorte que certaines nuits nos camarades organisent des chasses furibondes.

Cette nuit, particulièrement, le vacarme était effrayant. Furieux de ce que les rats ne se laissaient point prendre dans les pièges ingénieux, fabriqués en collaboration avec Van Mirlo, nos camarades renouvelèrent le truc du chat enfariné. Ils firent semblant de dormir et, lorsqu'ils entendirent les rats réunis au carré, brusquement ils en fermèrent la porte. Puis Cook fit un long tuyau de gros papier brun qu'il plaça dans un coin de la chambre. Un rat traqué s'y étant réfugié, Cook fermait le tuyau aux deux extrémités, tandis que Racovitza assommait le prisonnier. Un grand nombre de rats subirent le même sort. Malgré

cette hécatombe, qui se renouvela de temps à autre, les rats n'en devinrent que plus nombreux ; ils évitaient davantage le carré, mais pullulaient dans la machine qui leur fournissait un repaire inexpugnable.

5 septembre. — La glace est redevenue très épaisse et, bien que le soleil monte chaque jour davantage dans le ciel, la température reste très basse. La neige s'accumule donc toujours et refoule dans la mer, par son poids énorme, le champ de glace dans lequel est rivé le navire.

Arctowski, désirant faire plusieurs expériences, a demandé, ce matin, qu'on lui ouvre une tranchée, dans la glace. Comme nous n'avons obtenu aucun résultat par la pioche et la scie, nous allons avoir recours à la tonite.

C'est à moi, artilleur, qu'incombe le soin de conduire les opérations. J'examine donc avec soin la tonite, et je conclus qu'une grande partie est avariée et hors d'usage. Les mèches également sont gelées ; elles se cassent comme des tuyaux de pipe. Je m'assure de la durée de combustion par mètre courant : l'expérience me démontre que cette durée est absolument variable d'un morceau à l'autre.

L'après-midi, nous plaçons à une grande distance du navire 160 cartouches de tonite amorcées par trois grosses capsules de fulminate de mercure ; puis nous allumons une fort longue mèche ; après quoi, nous détaillons à toutes jambes vers un hummock, d'où nous assisterons à la terrible explosion.

Tandis que, haletants, nous attendons, j'annonce un choc formidable, une projection superbe, etc., etc. Mes instincts d'artilleur se réveillent.

Au bout de vingt minutes je deviens inquiet : est-ce que l'expérience aurait raté ?

Au même moment, une petite flamme vive apparaît, semblable à celle que produirait une boîte d'allumettes chimiques ! Puis une assez forte colonne de fumée, puis plus rien !

Nous nous rendons sur les lieux et je constate que les 160 cartouches de tonite ont découpé dans la glace un entonnoir de deux mètres de rayon sur un mètre et demi environ de profondeur. Le choc a été à peu près nul car, aux environs de l'entonnoir, la glace est intacte.

Alors force quolibets à l'adresse de l'artilleur qui déclare que la tonite était sans doute avariée mais que, le lendemain, il prendra sa revanche.

6 septembre. — Eh bien, elle est belle ma revanche !

J'avais établi une mine contenant plus de 500 cartouches, choisies parmi les meilleures. Lorsque l'amorce au fulminate a déflagré, il a enflammé la tonite qui, pendant un certain temps, a brûlé sous la neige. Alors, nous avons vu une belle lumière blanche, jaune, verte, puis plus rien, pas la moindre explosion ! C'était humiliant au possible !...

8 septembre. — En présence de ces résultats négatifs, je me suis dit qu'il fallait dégeler la tonite. J'en ai mis 160 cartouches dans mon lit, et je les ai réchauffées, dans mes bras, pendant toute la nuit. Je crois que le dégel est suffisant, car les cartouches se séparent bien plus aisément, et un corps blanc laiteux coule sur les bords.

Afin de ne pas leur laisser le temps de se recongeler, je prépare une nouvelle expérience et cette fois, j'amorce avec cinq mèches très courtes, allumées en même temps. Presque aussitôt le phénomène se produit : comme la veille, une petite flamme sort d'une cheminée qu'elle s'est creusée dans la glace !

J'ai donc perdu toute confiance dans la tonite. Cook est le seul qui trouve un léger dédommagement à notre déception : il complète son vocabulaire français ! Pour lui, *kjoedboller* désigne un mets désagréable ; *extract café* se dit d'une odeur infecte ; enfin *tonite* s'emploie pour une chose absolument ratée.

CHAPITRE XXXV

Le scorbut. — La folie

9 septembre 1898. — Ce n'est franchement pas encourageant : nous voilà presque à l'équinoxe, et nous avons eu, cette nuit, 43°¹ sous zéro ! Dans ces conditions, la neige fondra-t-elle jamais ! Ce qui semble un comble, c'est que la dérive nous a ramenés à proximité de la lisière de la banquise, presque à l'endroit où nous nous trouvions en février dernier.

Nous avons une légère compensation à cet état de choses : aux rares occasions où nous buvons du champagne, il est ultra-frappé, et il suffit d'exposer quelques minutes à l'air les boîtes de fruits conservés pour que ceux-ci deviennent délicieusement glacés. Même au carré, le champagne ne fond que lentement : de temps à autre, on peut en retirer un petit verre à liqueur.

20 septembre. — De Gerlache recommence à éprouver de violents maux de tête. Il est triste et taciturne, recherchant la solitude. Aujourd'hui, il s'est couché à six heures, sans prendre aucune nourriture.

Au reste, tout le personnel est atteint d'une anémie qui va croissant : Dufour, Johansen, Knudsen, Mélaerts et Van Rysselberghe souffrent sérieusement du cœur ; Tollefsen, bien que ne présentant guère de symptômes extérieurs du mal, est, selon Cook, plus fortement atteint que les autres. Il s'isole complètement et semble en proie à une terrible frayeur, chaque fois que des pressions se produisent. Pourvu que nous soyons bientôt dégagés !

21 septembre. — L'État-Major s'est réuni, cette après-midi, sous la présidence du Commandant de Gerlache. Nous avons arrêté le programme des travaux de cette année et il a été décidé que la campagne, projetée par Cook, Amundsen et moi, aurait lieu l'année prochaine...

si nous sommes délivrés et si nous en avons les ressources !...

Dans le but d'obtenir du gouvernement belge les fonds nécessaires à l'entreprise, il a été décidé que, dès le retour de la *Belgica* dans un continent quelconque, je partirai pour Bruxelles et tiendrai télégraphiquement de Gerlache au courant de la marche des négociations.

9 octobre. — Quelle nuit ! Nous avons étrenné le sac de couchage à trois places. C'est peut-être plus léger et moins encombrant de n'avoir qu'un sac pour trois, mais, au dormir, c'est autre chose ! Dès qu'un de nous bougeait, il réveillait les autres et, comme toujours l'un ou l'autre bougeait, personne n'a dormi ! Nous ne désespérons de rien cependant : l'habitude est une seconde nature ; après quelques nuits nous dormirons très bien, surtout par les jours de grande marche.

Quant à la tente, Cook continue à la trouver remarquable. Moi, *in petto*, je conserve l'impression du contraire : je la trouve trop exigüe et pourtant je ne suis pas grand. Ce que les deux autres devront s'y trouver mal lotis !

12 octobre. — Un grand nombre des membres de l'équipage désirent faire partie de l'expédition vers le pôle magnétique. Cook, Amundsen et moi examinons dans une séance solennelle les différentes candidatures. Notre choix est d'autant plus difficile à faire qu'il ne comporte qu'un seul individu. Il faut être peu nombreux pour ces marches rapides, afin de n'être pas arrêtés par les *impedimenta*. Notre choix se porte sur Michotte ; mais, comme de Gerlache désire le conserver à bord, nous remettons ce soin à plus tard.

15 octobre. — De Gerlache et moi sommes dans une anxiété sans nom ! Cook vient de nous prévenir que Mélaerts et Michotte présentent tous les symptômes néfastes du scorbut. Il nous prie de ne pas communiquer cette mauvaise nouvelle, afin de ne pas augmenter la

détresse morale de l'équipage. Le Commandant est tellement impressionné qu'il se demande, avec angoisse, si sa conscience n'est pas responsable de tous ces maux !

25 octobre. — L'état de de Gerlache a brusquement empiré à la suite de toutes ces secousses. Ce matin, Cook a cru de son devoir de lui annoncer qu'il avait une atteinte de scorbut. Le Commandant a reçu cette nouvelle avec un sang-froid admirable.

Le soir, nous nous sommes promenés longuement ensemble bras dessus bras dessous et, comme ce bavardage, cet éveil de souvenirs a paru lui faire du bien, nous avons décidé que chaque jour nous passerions deux heures ensemble. Cette diversion dans les idées lui a été si salubre qu'il a passé une fort bonne nuit.

4 novembre. — Les crises de X... ont complètement cessé, mais un autre matelot a l'esprit troublé par la manie des grandeurs et par des terreurs folles. Singulier mystère, le mot « chose » l'exaspère ! Lui, qui ne connaît pas le français, il s' imagine que « chose » signifie *tuer*, et que ses compagnons se sont donné le mot pour l'exécuter. Il évite le poste, puis à la nuit tombante, à peine vêtu, sans couverture, il va se cacher dans l'entrepont, au risque d'attraper une pneumonie ! Il faut donc le surveiller de près, et c'est X..., à peine remis lui-même, qui désire se charger de ce soin !

Peu à peu, le malheureux Y... devient absolument inconscient : il ne parle plus, il roule des yeux dans le vague, et la seule besogne qu'on puisse lui confier est le raclage des peaux de phoque. Encore n'avance-t-il guère dans ce travail : au bout de dix minutes, il tambourine sur la peau avec son racloir regardant d'un air effaré dans la direction des hummocks de pression.

Si l'un ou l'autre passe près de lui, il frémit et courbe instinctivement la tête comme pour recevoir le coup de grâce !

Pauvre garçon ! il nous fait pitié à tous !

CHAPITRE XXXVI

Le Soleil de minuit

6 novembre. — Nous avons eu, en octobre, vingt-cinq journées consécutives de neige. Le navire en est totalement envahi, surtout à l'arrière où un hummock de pression monte jusqu'à la hauteur de la dunette. Aujourd'hui, le vent a chassé une telle quantité de neige, sous la toiture, sur le pont, qu'on ne peut plus circuler. L'équipage a dû travailler toute la journée au déblaiement, et la moitié à peine de la besogne est achevée. Ce qu'il y a de plus décourageant, c'est de penser que si une nouvelle tempête survient tout ce labeur sera réduit à néant.

13 novembre. — Nous avons tenu, aujourd'hui, une séance plénière de l'État-Major, séance très courte à cause du mauvais état de santé du Commandant. Diverses questions d'ordre général ont été examinées.

16 novembre. — A partir de ce jour, le soleil éclairera notre région pendant de longues semaines sans interruption. Malheureusement, l'astre n'est guère visible encore, étant continuellement voilé par une brume épaisse. Pourtant c'est bien le jour perpétuel : une même clarté diffuse règne à midi et à minuit. Les animaux reviennent plus nombreux, la banquise s'agite, des lacs se forment au loin. Sont-ce les premiers symptômes du bouleversement qui amènera la délivrance ?

22 novembre. — Il est grand temps de dégager le navire, dont les flancs sont maintenant enfouis sous la neige jusqu'à la partie supérieure des bastingages.

La *Belgica*, ayant été saisie par une pression, a été soulevée et déposée sur le champ de glace. Elle est assez inclinée sur tribord. Tout l'État-Major et l'équipage creusent, autour du bâtiment, un large fossé. La neige est transportée avec des cuves amarrées sur des traîneaux, puis

déversée à une certaine distance. Elle forme là un monticule sur lequel je compte édifier un nouvel observatoire.

Il est temps effectivement de s'occuper de celui-ci, car l'ancien local s'est transformé en un véritable réservoir. L'eau, qui s'y est accumulée par la fonte des neiges, ne s'y recongèle plus, attendu que la toiture de carton noir bitumé y maintient une chaleur relativement considérable.

Le nouvel observatoire reposera sur le sol de glace, sans y être encastré ; de plus, il sera muni de deux leviers qui le rendront transportable.

Le 23 novembre, en me levant, j'ai ressenti dans les membres une faiblesse extrême qui alla en s'accroissant pendant toute la journée. Le soir, il me fut impossible de faire mes observations. Aux grands maux, les grands remèdes : j'ingurgitai en vingt-quatre heures une telle quantité de beefsteaks de manchot et de phoque que je ne tardai pas à me remettre. La suralimentation, c'est là le vrai, le seul remède à opposer à l'anémie, voire même au scorbut.

Aujourd'hui, j'ai aidé l'équipage à enlever les neiges. A mesure que le travail avance, le navire se redresse ; on dirait même qu'il flotte !

28 novembre. — La soirée d'hier a été radieuse. Je travaillais tranquillement dans ma chambre, lorsque tout à coup j'entendis venir du pont une stridente Brabançonne. C'était Somers qui célébrait patriotiquement la première apparition du soleil de minuit !

En un instant, l'État-Major se joint à l'équipage, sauf de Gerlache encore souffrant, mais qui a la gracieuseté de nous envoyer des rafraîchissements, je devrais dire des réchauffements.

Quelle bonne gaîté ! Nous oublions nos souffrances, nous redevenons jeunes : Johansen joue de l'accordéon, Knudsen chante, Van Rysselberghe lui-même fait entendre sa belle voix.

Et l'on parle du retour ! M. Somers, le seul de l'Expé-

dition qui soit marié, se sent tout ému en évoquant le souvenir de son enfant. Pauvre petite qui, à l'heure présente, se croit peut-être orpheline !

Avec une joie très vive, nous parcourons la silencieuse banquise et regardons voler les *talasceca* et les pétrels géants. Plus n'est besoin, pour lire les instruments, de s'embarrasser de lanternes que le vent éteint sans cesse, plus de lampe au carré, plus de bougie dans les chambres : la lumière, la perpétuelle lumière !

La banquise commence à se disloquer : les icebergs, qui nous accompagnaient l'hiver, se déplacent de façons très diverses ; le froid est moins piquant, le métal des instruments ne brûle plus les doigts. Oh ! que vienne l'ivresse de voguer sur le libre océan ! Oh ! la volupté d'avoir encore le mal de mer !..

29 novembre. — Le matelot X... continue à se montrer raisonnable, mais Y... est de plus en plus troublé : hier soir, il est allé trouver le Commandant pour lui demander s'il est vrai qu'il se trouve à bord de la *Belgica*. En entendant la réponse affirmative, il devient de plus en plus perplexe : il ne se rappelle absolument rien du départ ni du voyage !

4 décembre. — De Gerlache est plus mal depuis quelques jours ; il se préoccupe de l'avenir de l'Expédition et rédige un testament, en prévision du cas où lui et moi viendrions à mourir.

Cette question du droit à la succession du Commandant avait déjà été soulevée, mais d'une façon très indirecte, dans la séance du 13 novembre.

Comme les fonds restants de l'Expédition consistaient uniquement en une traite sur la Banque d'Anvers, payable en Australie, il convenait de laisser à notre successeur tous les renseignements nécessaires afin de le soustraire, dans la limite du possible, aux préoccupations d'argent.

Nous avons donc signé le document suivant :

Testament. — Voulant prévoir le cas où nous viendrions à mourir tous les deux avant que l'Expédition ait pu être menée à bonne fin, nous, soussignés, Commandant et Commandant en second, prenons pour ce qui concerne l'avenir de l'Expédition les dispositions testamentaires suivantes :

Nous désignons comme Chef éventuel de l'Expédition M. A... et le prions de s'adjoindre comme second M. B... (1).

Le Chef de l'Expédition vandra bien payer, avec ces fonds, la solde du personnel et les frais d'escale.

De retour en Belgique le Chef de l'Expédition ainsi que M. M... s'aboucheront avec le Comité de la Société royale belge de Géographie, 116, rue de la Limite à Bruxelles, pour la destination du matériel et des collections.

Fait en simple expédition à bord de la *Belgica*.

Le 4 décembre 1898.

Signé } A. DE GERLACHE.
 } G. LECOINTE.

Ce même jour, l'après-midi, comme je faisais une promenade avec le matelot Y..., il consent tout à coup à desserrer les dents. Cook, mis au courant de ce fait, y voit un heureux présage ; il nous recommande, à Amundsen et à moi, de nous faire accompagner du malade chaque fois que nous en aurons l'occasion.

Le 12 décembre, après-midi, Cook et Amundsen partent à skis, pour aller examiner de près un grand iceberg tabulaire qui se trouve à quelques milles du navire. Comme ils comptent être rentrés pour minuit et que le temps est beau, ils sont vêtus légèrement et n'emportent pas de vivres. Chemin faisant, ils rencontrent le matelot Y... errant comme une âme en peine. C'est une occasion

(1) Je supprime ici un assez long paragraphe se rapportant uniquement à la traite de la Banque d'Anvers.

de le distraire, ils l'emmènent avec eux. Le temps est superbe, la neige très dure, les skis glissent avec rapidité.

Au bout de trois heures à peine, ayant atteint le colossal iceberg, ils découvrent une voie accessible et se hissent au sommet d'où ils embrassent un vaste horizon. Ils s'oublient dans la contemplation du soleil, se prélassant sous ses chauds rayons. La faim les tenaillant tout à coup, ils se hâtent de redescendre.

Mais que se passe-t-il ? Les champs de glace frémissent et se brisent, déterminant de longues crevasses d'eau libre. Ils s'empressent de les traverser et de contourner les chenaux.

Y... terrorisé suit sans mot dire ses deux compagnons dont les craintes s'accroissent lorsqu'ils se voient isolés sur un petit champ de glace, comme dans une île flottante. Rien à faire que d'attendre patiemment que la banquise se referme ; aucun signal, vu la distance, ne serait aperçu du navire.

Angoissé de plus en plus par la faim, Cook, qui s'est muni de son revolver, tue un phoque à bout portant. Amundsen, armé de son couteau, dépèce l'animal et se couche contre lui pour boire le sang encore chaud. Le froid devenait vif, il fallait se hâter de souper tant que l'animal n'était pas encore gelé.

Amundsen étant rassasié, Cook lui succède, puis, après avoir élargi la plaie, offre sa place au matelot. Celui-ci, terrifié à la vue du sang, refuse catégoriquement d'en boire et déclare qu'il préfère mourir de faim.

Heureusement qu'au bout de quelques heures, les glaces se resserrant, nos amis peuvent se diriger vers le navire. Y... file comme un trait ; Amundsen et Cook ont peine à le suivre.

A quatre heures du matin, tous trois sont à bord, mais le matelot défaille et Cook cherche en vain un moyen rapide pour le ranimer. Se rappelant la théorie que j'avais soutenue qu'un verre de liqueur est un remède énergique,

en campagne, lorsqu'un homme est sur le point de défaillir, le docteur veut en essayer. Il donne au malade un demi-verre à liqueur de kirsch que celui-ci avale d'un seul trait. Mais à peine l'a-t-il absorbé qu'il se précipite dans ma chambre, me dénonçant Cook et Amundsen comme des empoisonneurs.

Réveillé en sursaut, il me faut quelques minutes avant de me rendre compte de la situation.

Laissant Y... dans ma chambre, affalé dans un coin, je vais rejoindre Cook et Amundsen qui me mettent au courant des événements.

Lorsque je rentre chez moi, le matelot se sent mieux : il consent à manger un petit pain beurré ; puis il va se cacher dans son lit, où il espère être en sécurité.

15 décembre. — L'état mental de Y... est de plus en plus inquiétant : il est atteint de la manie de la persécution et craint surtout de Gerlache et Amundsen. Ce matin il a fait comprendre à Johansen qu'il soupçonnait Cook et Amundsen de l'avoir entraîné dans leur dernière excursion, dans l'espoir qu'il y trouverait la mort.

Plus ardemment encore nous souhaitons la délivrance qui mettrait un terme à tous ces maux !

CHAPITRE XXXVII

Noël. — Nouvelle année

23 décembre. — Depuis plusieurs jours, la banquise est en mouvement à l'arrière du navire. L'accumulation de détritrus de toute espèce autour de la *Belgica* absorbe une quantité de chaleur qui peu à peu amène le désagrégement des glaces. Le pont du navire vient d'être complètement dégagé ; ce n'est que grâce à l'eau bouillante que la jaumière a été complètement débarrassée des glaces. La machine est prête, les voiles sont enverguées ;

il ne nous manque plus que la rupture de la banquise, et ... un tout petit canal de la largeur du navire mais assez long pour nous conduire jusqu'à la mer libre!....

En réalité, nous sommes cruellement déçus : le soleil est au Tropique du Capricorne et le vent reste si froid qu'une couche de jeune glace se forme à nouveau sur les lacs. Les optimistes se préoccupent peu de ces phénomènes; ils comptent, malgré tout, sur un heureux hasard. Les pessimistes, eux, n'entrevoient de salut qu'à l'issue d'une tempête et même Racovitza déclare en plaisantant qu'indépendamment de la tempête il faut un formidable tremblement de terre !

24 décembre. — Toute la journée a été consacrée aux soins de propreté du navire, et ce soir nous sommes réellement coquets pour célébrer la veillée de Noël. Pendant le souper, chacun s'efforce d'être gai, mais cette gaité est factice. C'est dans ces jours de fête surtout que l'on se sent étreint par la nostalgie. Et pourtant, quel décor féerique que celui de la banquise ! Noël, à minuit, aura pour lustre les mille feux du soleil, tandis que les cristaux du givre étincelant de toutes parts feront tristement pâlir les paillettes d'argent dont on parseme, dans nos familles, le sapin traditionnel. Que font-ils, en ce moment, les êtres chéris que nous avons laissés là-bas ? Peut-être versent-ils des larmes, en songeant à l'incertitude de notre sort !.....

Arctowski s'est enfermé, toute l'après-midi, dans son laboratoire, où il s'absorbe dans de mystérieuses préparations ! De quoi s'agit-il ? Il ne confie son secret à personne !

Enfin, vers 8 heures du soir, il nous invite, en grande pompe, à pénétrer dans le sanctuaire ; puis, tenant en main un alambic, il nous explique qu'il va nous offrir des liqueurs de sa fabrication : de l'orangeade et du cacao. Ce disant, il me présente le premier verre. Heureusement que j'y trempe à peine les lèvres, car c'est un véritable poison : Arctowski ayant employé de l'alcool à 90° !

En présence de ma répugnance, il me traite de demoiselle, mais comme Somers, le plus fort gosier de l'Expédition, est de mon avis, notre distillateur consent à réduire la teneur en alcool.

Et il entame devant nous une série de nouveaux mélanges, auxquels il goûte consciencieusement. Bref, vers les 9 heures du soir, Arctowski vantait encore, mais avec une certaine agitation, les progrès de la chimie moderne qui permettent de fabriquer semblables nectars !

25 décembre. — Quel triste Noël ! Aucun de nous n'est en gaîté. Afin d'éveiller un peu d'animation dans le poste, nous leur envoyons des cadeaux : de Gerlache, des cigares et des vêtements ; Racovitza, des cigarettes — hors prix dans l'Antarctique — ; Cook leur distribue, à chacun, un diapositif ; moi enfin, je leur remets un bon qu'ils toucheront à notre première escale.

31 décembre. — Combien peu nous avons le cœur à la joie ! Pourtant, nous voulons réveillonner avec l'équipage.

A 10 heures, un petit souper nous rassemble tous dans le poste, sauf de Gerlache qui, souffrant, s'est retiré de bonne heure.

Vers 11 heures, arrivée inattendue..... du facteur ! C'est Michotte qui remet, à chaque homme, une lettre du Commandant. L'idée est ingénieuse, et comme toutes ces épîtres sont fort élogieuses, comme elles contiennent un « bon » à toucher à Montevideo, elles raniment en un instant tous les hommes. A minuit, les toasts sont enthousiastes : la jeunesse et l'espoir nous ont ressaisis.

1^{er} janvier 1899. — Notre réveillon s'étant prolongé jusqu'au matin, nous nous sommes levés tard aujourd'hui, et sommes arrivés tous, à peu près au même moment, au carré. Alors, échange de souhaits, mais sans chaleur, sans conviction ! La journée se traîne très morne ; nous l'employons à nous remémorer le passé, afin d'en déduire ce qu'il y a de mieux à faire pour l'avenir.

Si nous jetons un coup d'œil sur la carte indiquant la

route suivie par le navire pendant la dérive (1), nous remarquons que cette route est très tourmentée. Au début, nous restons sensiblement à la même place, puis nous remontons vers le nord ; mais dès le 15 mars nous repartons dans la direction du sud-ouest. Huit jours plus tard, nous remontons de nouveau vers le nord, dépassant peu la latitude du 15 mars et nous reprenons la route du sud-ouest jusqu'au 21 avril. Il semble alors que nous sommes arrivés à notre point extrême vers l'ouest, car notre direction est alors le nord-est. Dès le 4 mai la dérive nous ramène encore vers le sud, à la même position que le 23 mars. Du 4 mai au 20 août, nous dérivons tantôt vers le sud-ouest, tantôt vers le nord-est et, à cette dernière date, nous nous trouvons à l'endroit où nous avons pénétré dans la banquise (en février 1898). Peut-être la banquise ne s'étend-elle pas plus vers le nord aujourd'hui qu'à cette époque, mais peut-être aussi le contraire se produit-il maintenant.

Jusqu'au 20 août, nous dérivons sensiblement sous l'influence des vents et, chose assez curieuse, nos lignes *générales* de dérive sont presque parallèles : lorsque nous sommes portés vers l'ouest, notre route s'incline vers le sud ; au contraire, lorsque nous sommes portés vers l'est, nous remontons vers le nord. Le voisinage de l'île Pierre 1^{er} ne fournirait-il pas une explication à cette tendance d'aller vers le sud tandis que la terre qui doit se trouver au sud et à l'est — et que nos sondages renseignent d'une façon très sûre — justifierait la tendance qui nous refoule vers le nord lorsque nous dérivons à l'est.

Du 20 août au 20 décembre, date à laquelle nous revenons à notre position du 20 août, nous demeurons sur une mer peu profonde et dont la banquise est excessivement dense, ce qui justifie jusqu'à un certain point la faiblesse de nos déplacements. Pendant cette période, plus encore que pendant la précédente, chaque fois que le

(1) Cette carte sera publiée dans la prochaine livraison de la REVUE.

vent nous chasse vers l'est, nous sommes en même temps repoussés vers le nord.

Enfin, du 20 au 31 décembre, après avoir été reportés vers l'ouest, nous sommes ramenés sensiblement vers le nord.

Aujourd'hui, 1^{er} janvier, nous nous trouvons à un endroit où la mer était libre le 27 février de l'année précédente ; or, du nid de corbeau on ne voit se prolonger au loin vers le nord que l'éternelle banquise. Nous sommes donc aussi fortement emprisonnés qu'il y a un an et déjà le soleil redescend vers l'équateur. Serons-nous délivrés cette année ? Le serons-nous jamais ?

3 janvier. — Depuis huit jours, de grands mouvements semblent se produire dans la banquise..... au loin, malheureusement ! Nous nous en apercevons aux icebergs qui, plusieurs fois, ont changé d'orientation. Souvent aussi, nous apercevons vers le nord un watersky très prononcé, mais nous n'y croyons plus : ces signes nous ont trop souvent déçus. Journallement aussi, nous sommes induits en erreur par des jeux d'optique. Ainsi, à maintes reprises, nous voyons entre le sud-est et le sud-ouest d'immenses falaises de glace aux murailles verticales surplombant des baies nombreuses. Or tout cela est effet de mirage : les champs de glace n'émergent que d'un mètre en réalité, mais donnent des images réfractées multiples qui se superposent exactement.

4 janvier. — Cook est fort soucieux : il parle avec une certaine exaltation de la nécessité absolue de quitter la banquise et il demande que, le travail scientifique cessant, toutes nos forces soient concentrées vers un seul but : la délivrance ! Peu à peu, sa parole nous entraîne ; chacun se creuse le cerveau pour trouver le moyen de vaincre la banquise.

7 janvier. — Le matelot Y... ne va pas mieux ; ses terreurs sont continuelles, et il s'ingénie à se cacher dans tous les coins du navire ; il a occasionné, il y a deux nuits, une véritable panique à bord.

Vers 11 heures du soir, je rentrais d'une reconnaissance faite dans la banquise, lorsque Johansen m'annonce que Y... a disparu. Ayant prévenu de Gerlache, nous montons ensemble dans la mâture pour explorer l'horizon, tandis que l'on recommence, à bord, des recherches minutieuses. La clarté est exceptionnelle, nous pouvons scruter tout l'horizon. Rien ! Plus de doute, un accident est arrivé.

Théoriquement, le matelot n'aurait pas dû échapper un instant à une étroite surveillance, mais le triste état de santé de l'équipage excusait cette négligence momentanée.

En un instant, les recherches sont organisées. De Gerlache et deux hommes restent à bord où il est convenu que, si Y... est retrouvé vivant, le pavillon belge sera hissé à la corne d'artimon tandis que, si le matelot est mort, le pavillon sera immédiatement mis en berne.

Comme Arctowski et moi, fort découragés, nous cherchons en vain une piste, mon camarade aperçoit tout à coup le drapeau belge qui monte lentement le long du mât, puis soudain, s'arrête à mi-drise. Notre cœur se serre à ce funèbre signal et nous nous hâtons vers le bord.

Les nouvelles y sont meilleures que nous le supposions : le matelot est vivant ; la drisse du pavillon s'est coincée dans la poulie remplie de givre et c'est momentanément que le drapeau a flotté en berne. Y... a été découvert caché derrière un hummock. Il ne paraît pas remarquer l'inquiétude qu'il nous a causée mais, assez docilement, il se décide à regagner sa couchette.

CHAPITRE XXXVIII

Efforts surhumains

9 janvier. — Toujours, à l'infini, s'étend la banquise !... Cependant, les champs se crevassent fréquemment et les grands icebergs changent d'orientation, ce qui dénote un

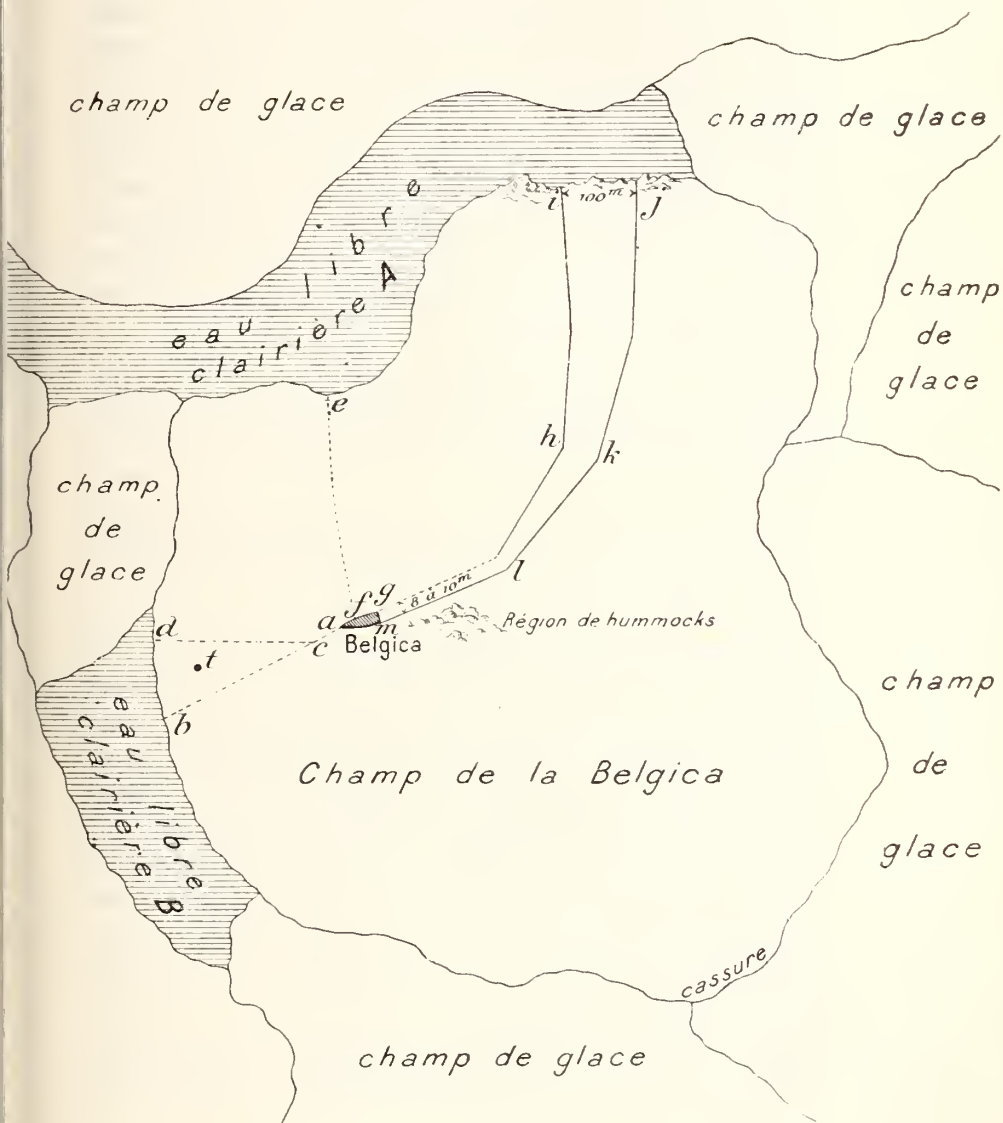


Fig. 4.

mouvement général. Quant à nous, nous demeurons immobiles, rivés à un champ de glace de deux à trois mille mètres de diamètre, dont la solidité a été notre sauvegarde pendant l'hiver mais constitue actuellement la chaîne qui nous retient captifs.

Bien que nous soyons en plein été antarctique, la neige fond à peine et cela s'explique : 1° parce que le soleil s'élève peu au-dessus de notre horizon (1) ; 2° parce qu'une grande partie de la chaleur reçue par la neige est diffusée, une autre est réfléchie et une troisième partie seulement, très minime, est absorbée.

Ces diverses propriétés de la neige sont démontrées à l'évidence sur la banquise car, là où elle est couverte de détritits, bouts de planches, carton bitumé, etc., la glace fond avec rapidité, étant donné le pouvoir absorbant de ces corps.

Cook, estimant avec raison que nous devons, à tout prix, nous dégager, propose d'utiliser de la manière suivante la chaleur absorbée par ces corps !

Pour que la *Belgica* puisse rejoindre l'eau libre de la clairière B (voir figure ci-dessus) il est d'avis de creuser dans la glace, suivant *ab* et *cd*, deux tranchées, larges chacune d'un mètre et profondes de 90 centimètres. L'eau provenant de la fonte des neiges remplirait bientôt ce fossé et, comme le pouvoir absorbant de l'eau est plus grand que celui de la neige, le soleil se chargerait d'approfondir constamment la tranchée. L'action du soleil serait plus efficace encore si nous versions des escarbilles dans la tranchée. Ainsi, petit à petit, deux lignes de rupture se produiraient probablement.

De Gerlache et moi ne sommes guère partisans de cette tentative attendu que, le pouvoir diathermane (2) de l'eau

(1) La quantité de chaleur, envoyée par une source constante sur une surface déterminée, est proportionnelle au cosinus de l'angle que font les rayons incidents avec la normale à cette surface.

(2) Le pouvoir diathermane d'une substance est le rapport de la quantité de chaleur qu'elle laisse passer à celle qu'elle reçoit.

étant faible, la quantité de chaleur reçue par les escarbilles immergées sera très faible aussi. Cependant, ne fût-ce que pour faire diversion, nous entreprenons ce travail dans lequel Cook et Arctowski déploient une énergie extraordinaire.

En dehors des phénomènes naturels que nous venons d'indiquer et sur lesquels quelques-uns comptent pour ouvrir la glace, nous croyons devoir employer nos scies à glace pour découper un trait suivant les lignes *ab* et *cd*. Nous commençons le travail en partant de la clairière B. Au début cela va très bien, nous nous attaquons à de la glace peu forte ; mais à peine avons-nous scié trente mètres, que nous pénétrons dans une région aussi épaisse — même plus épaisse — que la longueur de nos scies. Alors, nous songeons à faire intervenir de nouveau la tonite.

Malgré le peu de résultats obtenus il y a trois semaines, je construis une torpille formée d'un tube de grès de trente centimètres de diamètre et d'un mètre et demi de longueur. Je charge le tube de 160 cartouches de tonite, puis j'en ferme avec soin les deux extrémités. La mise de feu s'opère à l'aide de trois mèches et de nombreuses capsules au fulminate de mercure. La torpille, retenue par un petit cable amarré à la banquise, est introduite sous la glace, par une ouverture pratiquée à la main (à l'endroit marqué *t* sur la figure 4). Le feu est mis aux trois mèches et nous fuyons pour nous mettre à l'abri. Au bout d'une demi-heure, rien encore ! Nous retirons la torpille et nous constatons qu'en se mouvant elle a enroulé les mèches autour du câble qui la retenait. Celles-ci s'étant brisées, une des extrémités s'est ouverte et l'eau a pénétré au milieu de la tonite. Nous essayons deux ou trois cartouches ainsi mouillées, mais elles ne font plus explosion : les 160 cartouches sont avariées, nous devons les jeter à la mer.

Ce nouvel échec de la tonite achève de la déprécier aux yeux de tout le personnel, excepté de de Gerlache, Racovitza et moi.

Mardi 10 janvier. — Secondé par Amundsen, Mélaerts et Johansen, je viens de construire une machine infernale. Nous avons mis 535 cartouches de tonite dans un grand fût à pétrole qui a été fermé avec un soin extrême. L'amorce consiste en cinq mèches et 25 capsules au fulminate de mercure. Le fût, orienté verticalement grâce au poids attaché à sa base, est introduit sous la glace au même emplacement que la torpille. Je mets le feu aux cinq mèches et, tout en invoquant la puissance de sainte Barbe, patronne des artilleurs, je file à toutes jambes !

Rien d'abord : les mèches avariées par le froid ne conduisent pas la flamme. Cinq ou six fois, je reviens à la charge, je rallume même avec une certaine inquiétude car les mèches deviennent courtes. Enfin, brusquement, une explosion formidable : de gros blocs de glace sont projetés à une grande hauteur, la banquise frémit, le navire est ébranlé, et tous les blocs retombent du ciel comme une trombe. Nous nous précipitons. Oh ! désillusion ! les 535 cartouches de tonite ont fait une ouverture de dix mètres de rayon à peine, et aucune crevasse, aucune fissure ne s'est produite au delà. Pour comble de malchance, les blocs projetés verticalement sont retombés dans l'excavation, où ils ne tardent pas à former une nouvelle masse compacte. Cette dernière expérience est concluante ; les adversaires de la tonite ne manquent pas de la ridiculiser, et ses partisans reconnaissent que si jamais elle rend des services ils ne seront guère importants.

11 janvier. — Avec moins de conviction que jamais, nous continuons à creuser les fossés et à scier la glace. Ce travail se poursuit avec indifférence ; Cook et Arctowski seuls sont véritablement enragés à la besogne.

Ce soir, de Gerlache, voyant avec certitude que nous n'avons aucune chance de succès, vient de proposer de creuser un canal, à l'arrière du navire, suivant le tracé *g h i j k l m*. En effet l'hiver, il s'est produit dans cette direction une crevasse qui, s'étant élargie, s'est recouverte

d'une jeune glace laquelle, actuellement, doit être moins épaisse que celle que nous scions. Cook ne veut pas entendre parler d'un projet autre que le sien ; aussi fait-il une résistance acharnée. Pour lever les doutes, nous passons toute la nuit à faire des sondages dans la glace afin de déterminer quel est le projet le plus avantageux.

Le 12 janvier, à 8 heures du matin, les résultats des

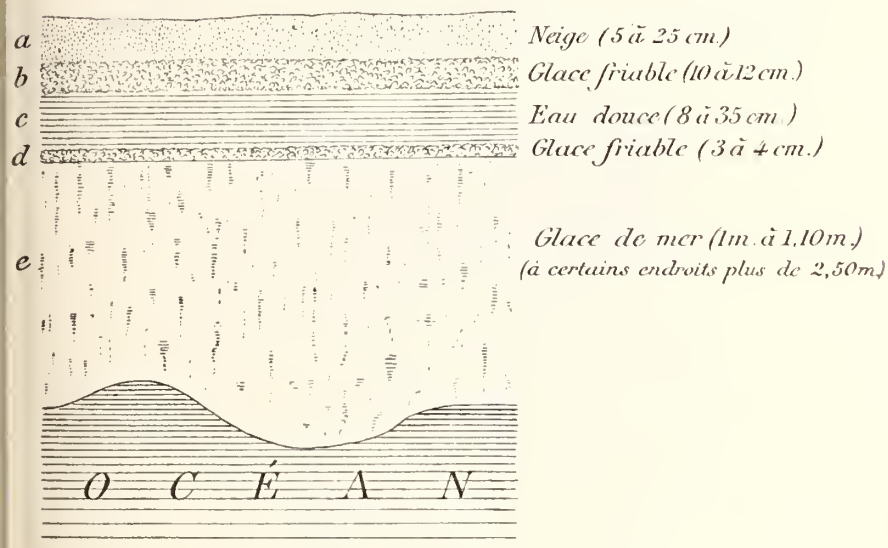


Fig. 5.

sondages, reportés sur une carte spéciale, indiquent que le projet de Cook est à peu près irréalisable, mais que celui du Commandant pourrait, si nous y consacrons toutes nos forces, aboutir sauf l'imprévu à une certaine réussite. Il est donc arrêté que les travaux commenceront cet après-midi et seront poursuivis *nuit et jour*.

A deux heures, nous voilà tous sur la banquise : les travaux scientifiques sont interrompus hormis les observations météorologiques.

Le canal est jalonné avec un soin aussi minutieux que

s'il s'agissait de creuser à nouveau le canal de Suez ! Pour en tracer les limites, nous nous basons sur les sondages qui nous donnent l'emplacement de l'ancienne crevasse.

La figure donnée ci-dessus (fig. 5) représente une coupe verticale de la tranchée.

A la partie *ij* (voir fig. 4, page 187), le canal a une largeur de 100 mètres environ, puis il va en se rétrécissant jusqu'au navire où sa largeur n'est plus que de 8 à 10 mètres.

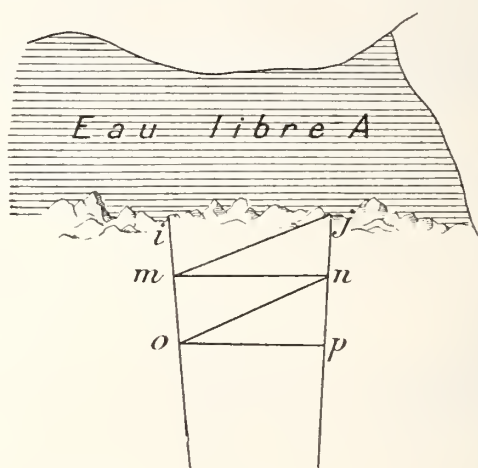


Fig 6.

Cette forme permettra plus facilement l'évacuation des blocs vers la clairière A.

A l'embouchure *ij* se trouve un amas de blocs de glace provenant d'anciennes pressions. Cette partie ne pourra être sciée, la glace y étant trop épaisse, elle sera encore attaquée à la tonite.

Les outils dont nous disposons ne sont pas nombreux : 2 pioches, 6 pelles, 2 piolets, deux larges ciseaux de menuisier pourvus d'un long manche ; enfin, 4 scies à glace. Comme, à certains endroits, la glace est plus épaisse que la longueur des scies, deux d'entre elles sont reliées bout

à bout à l'aide de deux plaques de fer. Nous ne disposons donc, en réalité, que de trois scies.

Pour ouvrir la tranchée (voir fig. 6), nous commençons par creuser les couches superficielles (couches *a* et *b* de la fig. 5), suivant les tracés *j m*, *m n*, *n o*, *o p*... Ce premier travail est exécuté avec les pioches, piolets... etc. Puis

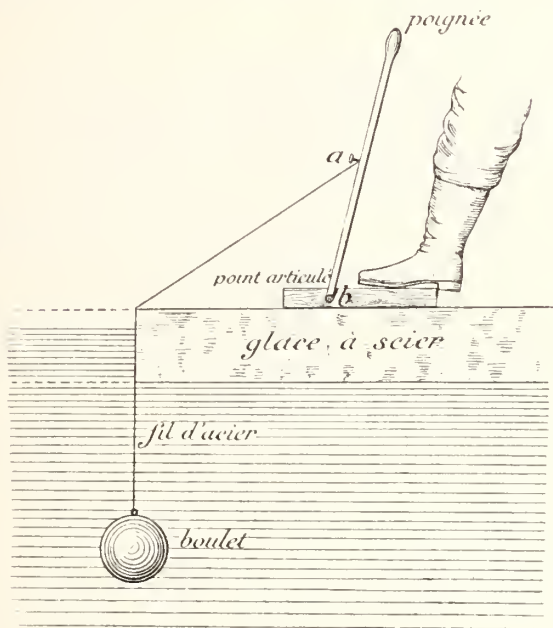


Fig. 7.

nous donnons un trait de scie dans les rainures ainsi formées.

La besogne avance très lentement ; elle exige de réels efforts. Aussi les inventeurs ont-ils l'esprit en éveil. Van Mirlo propose d'adopter un système analogue à celui du scieur de marbre. A cet effet il attache à un fil d'acier de sondage un boulet qui est introduit dans la glace (fig. 7). Le fil d'acier vient se fixer en *a* sur une tige munie d'une articulation en *b*, à son point de rencontre avec une planche

que le scieur fixe dans la glace et maintient du pied. Enfin le scieur saisit la poignée, puis fait monter et descendre le boulet dont le poids tend le fil d'acier. Ce fil coupe la glace mais... si lentement qu'on la fondrait plus vite en la suçant avec les lèvres.

De plus, le trait est si mince que bientôt les deux parties qu'on a séparées avec tant de peine se ressoudent à nouveau.

Le système Van Mirlo est mis au rancart avant même que d'avoir été essayé sérieusement.

M. Somers propose de modifier le système Van Mirlo en mettant plusieurs boulets au lieu d'un seul ; en substituant une cordelette d'acier au fil et en se servant du treuil à vapeur et de poulies de renvoi convenablement disposées, pour produire le mouvement d'ascension et de descente des boulets. Ce système ne nous inspire pas plus de confiance que le précédent, car il a l'inconvénient d'exiger le maintien sous pression de la chaudière et par suite de diminuer notre combustible.

Le projet est donc refusé comme beaucoup d'autres. Ces inventions ont un excellent résultat cependant : elles occupent l'esprit des travailleurs qui n'en scient pas moins activement pour cela.

Dimanche 15 janvier. — Hier après-midi nous avons préparé des charges de tonite de 10, 20, 30 et 40 cartouches chacune et ce matin nous les avons fait exploser. Cette fois enfin les résultats ont été brillants — à part quelques échecs. Les charges ont été mises à faible distance de l'eau libre et, comme les mouvements d'expansion étaient possibles dans cette direction, les triangles que nous avons découpés se fractionnèrent. En moins de deux heures tous les hummocks voisins de l'eau libre étaient refoulés ainsi que les deux premiers triangles *ijm* et *jmn* (voir fig. 6). Mais pour le troisième triangle des difficultés considérables se dressèrent : le triangle ayant légèrement tourné autour d'un axe vertical, le côté *no*

coiça tout le bloc et il fallut force tonite pour le dégager. Encore toute cette tonite produisit-elle une bouillie de neige et de glace qui encombra le canal.

Nous changeâmes alors le tracé des sections et adoptâmes celui qui est indiqué sur la fig. 8. Les résultats furent excellents ; une ou deux charges de tonite suffirent pour détacher les blocs.

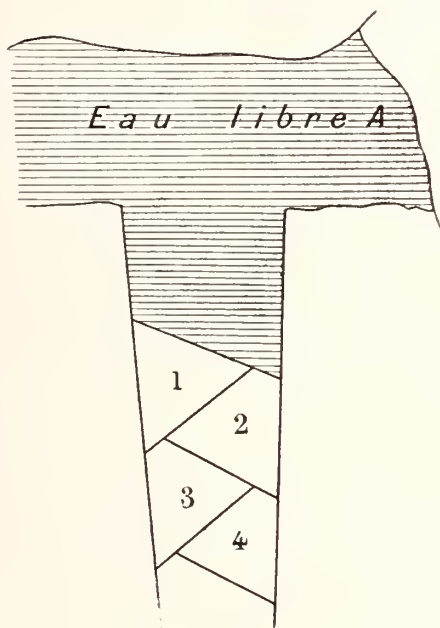


Fig 8.

Michotte seul étant nécessaire à bord pour préparer les repas, État-Major et équipage sont répartis en deux équipes pour la régularité du travail. La première équipe comprenant de Gerlache, Mélaerts, Racovitza, Van Mirlo, Tollefsen, Johansen, Koren et Van Rysselberghe travaille de 8 heures à midi, puis de 1 1/2 à 3 1/2 et de 4 à 6 heures du soir. La deuxième équipe formée par Lecointe, Amundsen, Arctowski, Cook, Somers et Dufour travaille la nuit de 7 à 11 heures, puis de minuit à 4 heures du

matin. Pendant les heures de repos cette équipe prépare les charges de tonite et, je dois l'avouer, cette besogne se fait avec une imprudence vraiment téméraire. Les paquets de tonite sont apportés *non loin du feu* où les cartouches se dégèlent. Puis, avec des couteaux de cuisine, nous raclons tout ce qu'il y a de mauvais. Souvent des morceaux de tonite tombent par terre et c'est à peine si nous y prenons garde. On en trouve des déchets jusque dans les assiettes !

Ce n'est pas chose aisée que de creuser dans la glace un canal de près de sept cents mètres de long. Le sectionnement des blocs exige qu'on scie des centaines et des centaines de mètres.

Il y a deux modes de travail. Ceux qui manient les petites scies sont au nombre de trois par outil ; l'un scie pendant cinq minutes consécutives sous la surveillance sévère de ses deux compagnons. Aussitôt le laps de temps écoulé, le second travailleur le remplace avec rapidité, sans interrompre pour ainsi dire la marche de l'instrument.

Les trois hommes qui disposent de la scie double travaillent pendant cinquante-cinq minutes sans interruption, puis prennent cinq minutes de repos. L'un d'eux est placé à la barre horizontale et en a la direction ; les deux autres tirent sur le filin qui relève la scie ; pour la descente, le propre poids de l'outil suffit.

Dans les endroits où l'épaisseur est considérable, on emploie la double scie qui n'avance qu'avec peine.

Pendant ce travail monotone on cherche à se distraire par la conversation : Arctowski, amusant au possible avec une vieille pelisse et un chapeau haut de forme d'un modèle antique, raconte des histoires de Londres. Il s'engage dans des discussions sans fin sur les usages mondains, sur les inconvénients qui résultent de l'usage des galoches, etc., etc. et met tant de feu dans ses assertions qu'il scie pendant dix minutes au lieu de cinq. Amundsen

et Cook le laissent aller, entretenant même la discussion... C'est autant de gagné pour eux. Somers ne cesse pas de parler une minute. Il nous raconte ses aventures de régiment, celles qui sont arrivées à ses compagnons d'armes et beaucoup d'autres qui ne sont arrivées que dans son imagination féconde.

Viennent ensuite ses aventures de marin, la description fantaisiste du service à bord des navires de la *marine belge*, etc., etc., et tout cela est si drôle, si chargé, sans aucune méchanceté pour personne cependant, que nous faisons semblant de le croire afin de l'animer encore davantage.

De onze heures à minuit notre équipe a repos ; nous passons ce temps au laboratoire afin de ne pas réveiller les autres. Nous y faisons un petit souper, trop petit souvent hélas ! car nos estomacs se creusent plus rapidement que le canal. Puis quelques-uns somnolent pendant dix minutes, tandis que Somers intarissable continue ses histoires.

Oui, pendant trente-cinq jours, Somers a parlé chaque jour durant neuf heures consécutives et cela avec beaucoup d'humour, je dois le déclarer, et pour notre plus grande distraction à tous.

La division de de Gerlache prend à quatre heures de l'après-midi un goûter de pain et de café servi sur la banquise. Le tableau en est pittoresque : les hommes s'étendent par groupes sur la neige mangeant avec avidité leur « pain-plomb ».

Lorsqu'on a scié un certain nombre de blocs de glace, on procède à leur évacuation dans la clairière : c'est le moment le plus agréable de la journée. A l'aide de charges de tonite, on brise les blocs en leur centre ; puis, muni de longues perches, on pousse les fragments au large. Dès qu'un fragment flotte, un homme y saute avec sa perche et navigue alors comme sur un radeau. Cook excelle dans ce genre de navigation : il parodie les officiers

de quart, se donne les commandements à haute voix, court d'un bout à l'autre de son fragile esquif, manque souvent de tomber à la mer mais avec une véritable souplesse de singe — si je puis me servir de cette comparaison — parvient toujours à se rattraper à temps.

Les petits fragments de glace sont entraînés autant que possible en même temps que les grands, tandis que la bouillie de neige restante est poussée vers la clairière à l'aide d'un petit canot.

29 janvier. — Depuis dix-sept jours, nous scions, nous scions !... Quelques-uns d'entre nous sont exténués ; d'autres ont mal aux yeux, parce qu'ils n'ont pas porté à temps les lunettes avec verres fumés. La lumière diffuse de la banquise est si éblouissante qu'on ne peut guère la supporter. Le soleil ne se montre pourtant que rarement, trop rarement, hélas !

Depuis deux jours le travail est encore plus pénible. Nous avons traversé une région où, la couche aqueuse étant à la surface, nous avions de l'eau glacée jusqu'aux mollets. Maintenant nous sommes dans une région où la glace est très épaisse, l'ancienne région des pressions, où les hummocks en se comprimant ont formé une glace d'eau douce rebelle à la scie. De plus nos instruments sont fort émoussés, quoique aiguisés avec soin.

Bien que nous soyons presque tous courbaturés, les repas sont empreints encore d'une certaine gaîté ; mais, dès qu'ils sont terminés et qu'on n'est pas de corvée, on se plonge dans sa couchette... à moins qu'on ne doive s'occuper de la touite.

30 janvier. — Quelle catastrophe ! L'embouchure du canal vient d'être obstruée par des glaces flottantes qui se trouvaient dans la clairière.

Une crevasse s'est formée suivant la ligne *e f* (voir fig. 4). Le canal était à peu près terminé ; dans deux jours, nous aurions été délivrés.

La nuit du 30 au 31, nous travaillons avec acharne-

ment ; mais, comme nous sommes à quelques mètres du navire et qu'en cet endroit l'épaisseur de la glace est augmentée d'une couche de détritux de toute espèce, la grande scie n'avance qu'avec peine, arrêtée à chaque instant par des boîtes de fer blanc, des os, des cadavres de phoques ou de manchots.

31 janvier. — Catastrophe plus grande encore que celle de la veille : la nappe de glace *e f g h i* s'est déplacée (voir fig. 4), la crevasse *e f* s'est élargie mais en resserrant le canal qui devient infranchissable pour la *Belgica*. Bien plus, ce canal devient un danger terrible : la nappe *e f g h i* étant libre peut tourner autour de la partie *f g* du navire qui constitue une véritable charnière. La nappe, par moments, tressaille et elle est de si grandes dimensions qu'elle menace de nous écraser.

3 février. — L'anéantissement de notre rude labeur a produit un choc moral très sérieux parmi nous. De plus, le voisinage dangereux de la nappe mobile qui se presse à tribord nous force à envisager encore une fois la terrible éventualité où le navire serait écrasé.

Les deux canots et les deux baleinières sont amenés sur la glace, pour être soumis à différents essais de charge et de traction. Nous constatons une fois de plus que deux embarcations, la baleinière moyenne et le youyou, sont dangereusement instables. Quant aux essais de traction, ils établissent que nos embarcations sont tellement lourdes qu'il est douteux que nous puissions en traîner deux. En tous cas il est évident qu'on ne pourra les transporter sur la neige sans les placer sur un traîneau.

L'après-midi, l'État-Major se réunit pour discuter l'importante question de la route à suivre si le navire est écrasé. Deux hypothèses se présentent : la première soutient que, vu la lourdeur excessive des embarcations et l'état d'affaiblissement des hommes, il faut faire route vers le nord, gagner la lisière de la banquise puis la longer en canot. Si une tempête nous menace, nous aurons peut-

être la faculté de nous mettre à l'abri sur un champ de glace. Après une longue discussion, ce plan est rejeté vu l'instabilité des embarcations et la houle violente qui sévit constamment à la lisière de la banquise.

L'autre plan nous conduit, comme le premier d'ailleurs, à essayer d'atteindre le détroit de Gerlache, mais en nous tenant à une distance telle de la lisière que la houle ne puisse nous atteindre et en choisissant les champs de glace assez vastes pour qu'on ne se trouve pas constamment obligé de franchir les chaînes de hummocks qui bordent généralement les champs. L'obstacle le plus sérieux qui nous arrête est la lourdeur des canots et le degré d'affaiblissement des hommes.

C'est cependant à ce dernier parti, faute d'un meilleur, que se rallie la majorité. Nous arrêtons donc, en commun, la liste du matériel à emporter en cas de sinistre et nous décidons de nous occuper immédiatement de la construction des tentes, des sacs de couchage et des vêtements en peau de phoque.

De Gerlache, Amundsen et Cook, les trois spécialistes dans ces travaux, se mettent activement à la besogne. Le soir même, de Gerlache, ayant fini le recensement des vivres, nous réunit encore pour nous annoncer que les provisions diminuent et qu'à partir du lundi suivant Etat-Major et équipage seront réduits à la même ration. Chacun de nous recevra, par jour, un petit pain et un biscuit, et, par semaine, 150 grammes de margarine et 150 grammes de sucre. Les autres provisions, vins, desserts, etc., seront partagés également entre tous et dans de certaines proportions par semaine.

Cette nouvelle, loin de produire une mauvaise impression, nous met en gaîté. Nous commençons aussitôt un petit trafic : l'un cède son sucre pour du pain, l'autre échange sa ration de vin pour un peu de beurre, un troisième mange immédiatement toute sa ration de desserts. Somme toute, la chose est plaisante pour ceux qui

mangent du phoque sans dégoût ; mais pour les autres ce sera la famine peut-être.

4 février 1899. — Le canal reste dans le même état ; il nous semble, par moments, que les champs de glace ont un mouvement d'ascension et de descente, comme s'ils subissaient l'influence de la houle. Ce fait nous paraît d'abord invraisemblable, attendu que nous occupons à peu

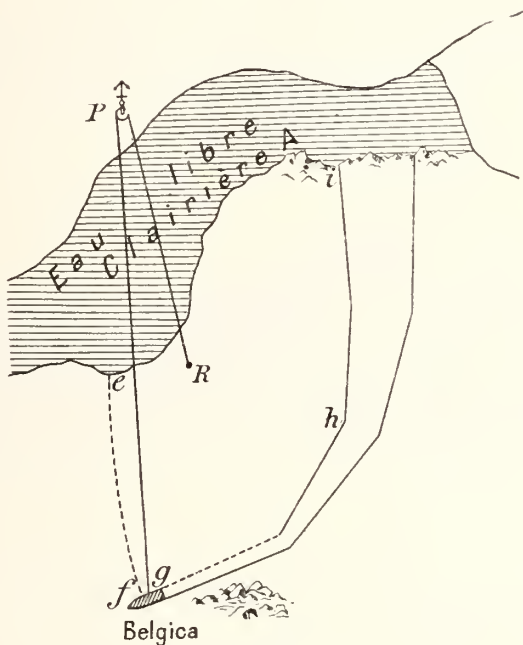


Fig 9.

près la même position qu'il y a neuf mois. Toutefois les dernières observations astronomiques tendent à démontrer que nous nous déplaçons assez rapidement vers l'ouest. Notre inaction ne peut se prolonger : il est convenu que, si dans deux jours une détente n'a pas rouvert le canal, nous l'élargirons nous-mêmes. Dans l'entretemps, les observations reprennent leur cours.

7 février. — Le grand traineau destiné à supporter

éventuellement le canot a été terminé et expérimenté hier. Les résultats sont satisfaisants, mais rien de plus. Aujourd'hui nous avons repris les travaux d'élargissement du canal : de Gerlache avait proposé un moyen qui semblait plus expéditif que les précédents.

Le gros filin d'acier, destiné aux dragages, aurait été amarré par une de ses extrémités au point R (fig. 9) sur la nappe *e f g h i*, puis passé sur une poulie P — fixée de l'autre côté de la clairière A — enfin enroulé, à bord, sur le treuil. Alors, s'aidant de la vapeur et d'un palan supplémentaire, on aurait cherché à détacher la nappe *e f g h i*

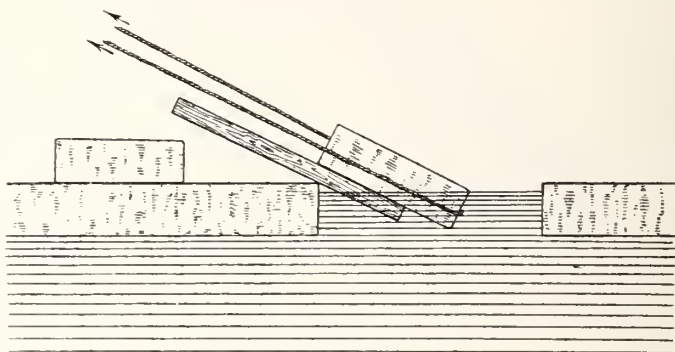


Fig. 10

et à faire route vers la clairière, soit par la crevasse *e f*, soit par le canal *g h i*.

Ce projet ne fut pas adopté, parce que nous avons déjà constaté que des nappes analogues se coinçaient très facilement et que l'effort nécessaire pour les dégager serait supérieur aux forces dont nous pouvions disposer.

L'élargissement du canal n'était pas chose facile, surtout que son embouchure était fermée. Il fallut donc recouper des blocs et placer en dessous des espars formant plan incliné (fig. 10), les hisser sur ce plan pour les déposer finalement sur la rive. Ces blocs devaient être de petites dimensions ; car, hors de l'eau, ils ne subissaient plus la

poussée de la mer et devenaient, à cause de leur poids, très difficiles à manier.

Ce labeur de forçat se continuait jour et nuit sans interruption.

14 février. — Au bout de sept jours, il ne nous reste à dégager que l'arrière du navire, où la glace est trop dure et trop épaisse pour se laisser entamer par les scies. Nous recourons une fois encore à la tonite. Nous en faisons éclater des charges placées seulement à trois et quatre mètres du navire. Tout cela est fort dangereux, car nous risquons de faire sauter « par induction » toute la tonite qui se dégèle, près du feu, à bord. Mais il n'y a pas une minute à perdre, le moindre retard peut nous bloquer à nouveau pour tout un hiver.

Chacune des explosions était marquée, à bord, par une forte dépression du baromètre ; de plus, résultat moins scientifique, des détritits de toute espèce étaient projetés violemment en l'air, puis retombaient dans toutes les directions en une ignoble pluie !

Enfin le navire étant à peu près dégagé, il est mis en marche vers l'arrière, au risque de rompre le gouvernail et l'hélice.

Un moment, ô joie ! nous nous croyons sans entraves, mais bientôt les coups de béliet, donnés avec le gouvernail, deviennent impuissants. Il faudrait, surtout pour franchir l'embouchure encombrée de glace, faire agir l'avant du navire.

Afin de virer de bord, nous découpons, en *lno* (fig. 11), un port de 60 mètres carrés, dans une glace relativement friable que nous faisons sauter avec de nombreuses charges de tonite.

Tout à coup, la nappe *efghi* s'écarte doucement et le canal s'élargit.

Vite, nous faisons machine arrière, nous gagnons le port d'évitage, nous virons en nous aidant d'aussières et d'ancres, mais voilà qu'au moment où le navire est en tra-

vers du canal dans la position B' , ce dernier se resserre. La *Belgica* est donc comprimée longitudinalement de telle sorte que l'hélice et le gouvernail courent grand risque d'être brisés.

Anxieux, nous travaillons, nous regardons. Toutes nos pensées, toute noire âme appellent la détente.

Elle se produit. La *Belgica* à l'affût se lance à pleine

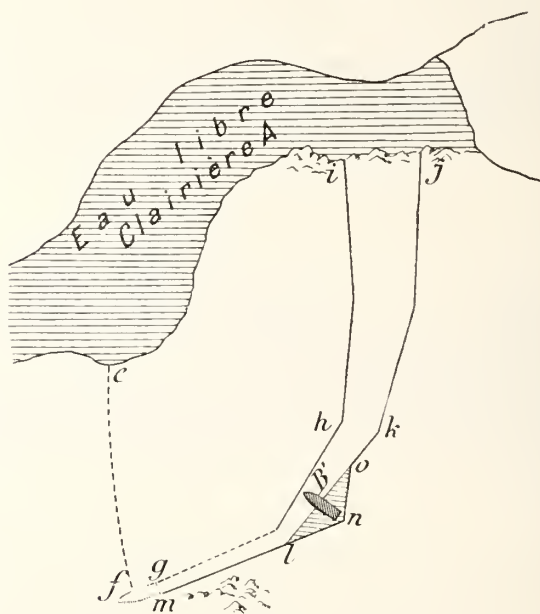


Fig. 11.

vapeur vers le barrage de glaces accumulées à l'embouchure, le fait voler en éclats et, sans plus d'obstacle, vogue triomphante dans la grande clairière.

Aucun mot ne pourrait rendre le sentiment de délivrance, de joie, d'allégresse qui gonfle nos cœurs.

Un dernier regard jeté vers le champ de glace qui nous a retenus si longtemps prisonniers, vers le canal qui nous a coûté tant d'efforts, puis nos yeux ravis se tournent vers le nord.

CHAPITRE XXXIX

Bloqués à la lisière

Les jours qui suivirent notre délivrance furent utilement employés à l'aménagement de la *Belgica* en vue de la navigation ordinaire et surtout en prévision des tempêtes que nous aurions vraisemblablement à affronter, des que nous nous trouverions en plein océan. Afin de donner au navire la stabilité nécessaire — car en un an nous avons consommé pas mal de charbon et de vivres — les seize grands réservoirs de la cale sont remplis d'eau de mer.

Le quart se fait constamment du nid de corbeau : il est indispensable de scruter un vaste horizon pendant ce long trajet qui nous sépare de la mer libre et que nous devons encore parcourir en nous faulilant avec prudence entre les champs de glace.

Le 16 février au soir, nous constatons que depuis deux jours nous avons gagné 18 à 20 milles vers le nord. En réalité nous avons parcouru un chemin bien plus considérable, étant donnés nos nombreux circuits entre les nappes. Par contre, nous avons souvent la surprise de naviguer sur d'immenses lacs, au milieu desquels la *Belgica* bondissait éperdue, ivre de liberté ! A la lisière de ceux-ci la lutte recommençait. Le navire se précipitait entre deux champs, essayant de les séparer, puis se trouvait arrêté. Alors nous faisons machine arrière et, lorsque nous avons assez de place pour rendre à la proue son élan, nous renversions brusquement la marche. Ces coups de bélier répétés finissaient par avoir raison de la glace qui d'ailleurs paraissait beaucoup plus friable et était composée le plus souvent de nappes peu étendues. Parfois encore nous longions de vastes champs. Une chose nous était surtout défavorable, c'était la direction longitudinale des clai-

rières : celle-ci, étant presque toujours perpendiculaire aux vents des derniers jours, était orientée de l'est vers l'ouest. Nous devons donc traverser ces clairières dans leur largeur seulement.

Ce soir, nous sommes arrêtés non loin d'un superbe iceberg tabulaire et, comme nous avons aperçu des manchots, nous mettons un canot à la mer pour une partie de chasse. Nous sommes cinq : Racovitza, Amundsen, Mélaerts, Van Mirlo et moi. Nous rentrons avec du butin, tous très satisfaits à l'idée de cette chair fraîche qui nous reposera des conserves.

A peine sommes-nous à bord que la brise se lève et le ciel s'obscurcit. Nous sommes secoués par une violente tempête analogue à celle qui a favorisé, il y a un an, notre entrée dans la banquise.

Bien que les glaces nous enlacent à nouveau, nous ne voyons là aucun mauvais présage. Bien plus, comme j'ai une faim de loup et que je ne vois plus la nécessité de l'économie, je consomme en une fois non seulement les provisions économisées sur mes précédentes rations en prévision des jours de misère noire, mais encore les rations de toute une semaine qui viennent d'être distribuées. Je suis tellement certain de la délivrance que je fais même des générosités à mes compagnons de quart.

3 mars. — Nous sommes toujours immobilisés au même endroit ; la banquise demeure compacte, mais les nappes s'agitent dans tous les sens contre les flancs du navire, ce qui constitue pour nous un danger réel. Certaines plaques étant particulièrement inquiétantes, nous les avons morcelées avec des explosions de tonite et leurs fragments ainsi groupés nous fournissent un matelas, contre lequel s'amortit la pression.

Nous sommes toujours à la ration, car il se pourrait fort bien que nous ne soyons pas dégagés cette année. Combien je regrette d'avoir consommé si rapidement mes vivres de réserve ! C'est une amère leçon pour mon imprévoyance.

D'un autre côté, comme le pétrole va faire défaut et que déjà les jours deviennent courts, il est temps de s'occuper de la question « éclairage ». La recherche d'un procédé brillant et économique est mise au concours.

Cook fait valoir le système des Esquimaux : un réservoir rempli de morceaux de graisse de phoque dans lesquels on pique plusieurs mèches. Ce luminaire donne peu de clarté, empoisonne l'air par une odeur nauséabonde et occasionne une véritable pluie de noir de fumée. Mais à part cela, c'est très bon !... Cook, très fier de sa nouvelle lampe, la tient allumée même le jour !

Les deux mécaniciens ont enfanté, chacun, des procédés assez compliqués. La lanterne de Van Rysselberghe est grosse comme une maison et loge une flamme microscopique et vacillante.

Décidément Racovitza a le pompon ! Encouragé par le succès, il fonde avec Arctowski une véritable huilerie où l'ancienne machine hache-viande (prise à l'insu de Michotte) est utilisée pour découper la graisse de phoque. Son laboratoire fournit les étamines, celui d'Arctowski les filtres. En deux ou trois jours ils ont une usine modèle.

Mais l'ingénieur Van Mirlo parvient à leur damer le pion en fabriquant, dans de vieilles boîtes à conserves et pour ainsi dire sans surveillance, une huile très peu inférieure à celle du laboratoire.

Cook moins préoccupé par les malades cherche un nouvel aliment pour son activité : il déclare qu'il est nécessaire de construire un canot en peau de phoque. Comme il ne parvient pas à nous émouvoir en faveur de son projet, il annonce solennellement que son canot a un but scientifique : favoriser les lointaines excursions de manière à étudier sur une plus vaste échelle les différentes formations des glaces.

Cet argument ne lui fournit pas plus d'adeptes, mais comme il a prononcé le mot « scientifique » il devient impossible de ne pas l'approuver. Cook est donc mis en

possession de peaux de phoque et de vieilles planches, et, comme ce matériel ne lui paraît pas suffisant, il rôde dans tous les coins, dans toutes les chambres même, à l'affût d'un morceau de bois. Si on le laissait faire il scierait pour son fameux canot la table, la bibliothèque et les armoires du carré.

6 mars. — Depuis quelques jours, nous ne sommes plus seuls. Des manchots de la Terre Adélie ont élu domicile auprès de nous. Au début on en a tué un certain nombre, mais Racovitza, le seul qui sache les dépecer convenablement, a fini par se lasser de ce travail. Il a déclaré que les deux petits beefsteaks fournis par chaque manchot ne valent pas la peine qu'il se donne pour le dépeçage ; il estime donc que les phoques seuls doivent être exécutés. Et, pour achever de nous rallier à son idée, il déclare qu'il faut au contraire épargner les manchots qui se trouvent dans nos parages car ils sont, à cette époque de l'année, particulièrement intéressants à étudier.

C'est, en effet, le moment de la mue. Les manchots se réunissent par groupes de 8 à 10 ; puis, cherchant un abri derrière les hummocks, ils demeurent à peu près immobiles en proie à la fièvre. Peu à peu la petite troupe grossit mais non sans difficulté, car chaque fois qu'un nouveau venu se présente, ce sont des explosions de colère chez ceux qui sont déjà installés. Ils ouvrent le bec démesurément, en tendant le cou et agitent leurs petites ailes. Peu à peu, le calme renaît, on fait place aux nouveaux arrivés et ils demeurent tous là, tristes, enfiévrés, sans prendre de nourriture.

Puis, leurs beaux pardessus tombent en miettes comme mangés par les mites, tandis que, honteux, ils se cachent où ils peuvent.

8 mars. — Notre position devient chaque jour plus critique. Depuis le 27 février déjà, Michotte, du nid de corbeau, avait constaté à l'horizon une étroite ligne noire, en deçà de laquelle des points blancs montaient et descen-

daient. Nul doute ne subsistait donc à cet égard : c'était bien la lisière de la banquise et la houle de l'océan. Cette houle nous arrivait maintenant en grandes ondes qui chassaient les nappes de glace contre nos flancs et y accumulaient une véritable « enceinte » tandis qu'à quelques milles de nombreux icebergs formaient les « points d'appui » de notre « ligne avancée ».

Impossible d'exécuter encore des mesures de précision sur cette banquise instable et morcelée.

Les observations astronomiques assignent actuellement une dérive assez rapide qui nous porte vers l'ouest-sud-ouest. Notre première hypothèse va-t-elle se réaliser et serons-nous entraînés dans la mer de Ross ? Un fait semble déjà certain : l'apparence de terre que signale Walker par 102 degrés de longitude ouest et par 71 degrés de latitude australe est un mythe, car notre dérive nous fait passer à l'endroit même où cette terre était censée se trouver.

10 mars. — J'ai eu un long entretien avec de Gerlache. J'avais terminé le tracé préliminaire du nouveau détroit et il convenait de baptiser les parties de terre et de mer dont nous allions devoir donner la description dans nos rapports scientifiques.

Avec un tact tout particulier, de Gerlache désirait que nous fissions ensemble ce baptême qu'il avait le droit de régler à sa fantaisie.

Je collaborai donc comme conseil, ne désirant intervenir personnellement que le moins possible.

Ce travail a été repris ensuite en présence de Racovitza, Cook, Arctowski et Amundsen. C'était très intéressant. Il fallait éviter les oublis et s'efforcer de distribuer les noms des protecteurs de l'Expédition de manière à proportionner l'importance des parties de terre ou de mer représentées à l'importance des services rendus avant notre départ d'Europe.

Certains noms subirent de tels déplacements qu'en cette

seule après-midi, ils voyagèrent d'île en cap, de cap en détroit, de détroit en baie, de baie en montagne, etc....

C'est cette question de répartition proportionnelle qui nous avait empêchés de baptiser les découvertes au fur et à mesure qu'elles se présentaient.

13 mars. — Il y aura demain un long mois que nous avons quitté notre champ d'hivernage et que nous sommes prisonniers à la lisière de la banquise, sans cesse roulés et agités par le tangage.

Du nid de corbeau nous apercevons l'océan libre de glace et, supplice de Tantale, nous ne parvenons pas à l'atteindre.

Ce soir, les mouvements de la banquise sont extraordinaires ; la houle et le vent poussent les icebergs dans tous les sens. Non loin de nous, un groupe serré semble vouloir nous aborder. Rien à faire devant cette menace de collision qui nous écraserait, que d'attendre et d'espérer. Le mercure du baromètre marin monte et descend incessamment : c'est comme si le navire était brusquement enlevé, puis replongeait dans la mer. Les lames, sous la glace, atteignent-elles donc une telle hauteur ?

14 mars, 2 heures du matin. — Depuis 11 heures du soir notre marche vers les icebergs s'est ralentie et la houle a diminué. A minuit, les glaces se sont disjointes, la détente a commencé. Mais l'obscurité nous a empêchés d'en profiter. Voici enfin le crépuscule. On hisse les voiles, on cale les soupapes de sûreté afin de faire monter la pression à son maximum et de nouveau le cylindre de basse pression est employé comme cylindre de haute pression ; nos efforts sont surhumains. Peu à peu nous nous dégageons de l'étreinte, nous avançons, la détente nous aide, les champs de glace se font de plus en plus mignons. Voici enfin le dernier, plus d'obstacles : cette fois, c'est l'océan sans entraves, c'est la liberté !

(A suivre.)

G. LECOINTE.

VERS LE POLE SUD

IMPRESSIONS ÉPROUVÉES A BORD DE LA " BELGICA " (1)

CHAPITRE XL

Vers Punta-Arenas

Quelles sensations multiples se succèdent en nous pendant ces premiers instants de la délivrance ! Quelque chose d'infiniment heureux, et pourtant mêlé de tristesse, de regret s'agite au fond de nos cœurs : adieu à la banquise avec son cortège de souffrances et de deuils, mais qui nous a donné, dans l'âpre joie de la découverte, un sentiment de fierté et d'orgueil que plus jamais nous ne revivrons ! Adieu à nos pauvres compagnons, Danco et Wiencke, qui ont été la rançon de notre salut à tous ! Hourra pour l'Océan sans limite, qui nous emporte au loin, vers le pays, vers tous ceux que nous aimons ! Ah ! puissions-nous les retrouver tous !...

Le ciel, au-dessus de nous, étend de sombres nuages ; la mer est d'un beau bleu foncé, sur lequel nos regards errent délicieusement après avoir été éblouis si longtemps par la lumière diffuse de la banquise ; la *Belgica* glisse et bondit tour à tour, toutes voiles dehors, sous un

(1) Voir REVUE DES QUESTIONS SCIENTIFIQUES, juillet 1902, p. 173, octobre 1902, p. 492, janvier 1903, p. 164, avril 1903, p. 516 et juillet 1903, p. 140.

vent favorable. La nuit, des animaux phosphorescents illuminent les vagues et avec l'embrun sont projetés jusque sur la passerelle.

Quelle voie allons-nous suivre pour arriver à Punta-Arenas ? Car la saison est bien trop avancée pour que nous puissions exécuter notre projet d'expédition au cap Gauss.

Trois routes s'ouvrent devant nous : celle du cap des Vierges, peu avantageuse à cause des vents dominants de l'ouest qui entraveront notre marche dans le détroit de Magellan ; celle du cap Pilar qui nous fait entrer, par l'ouest, dans le détroit et nous permet de gagner Punta-Arenas avec le vent arrière ; celle du canal de Cockburn, enfin, qui nous fait débarquer dans le détroit, par le sud, en nous fauflant entre les Furies de l'est et les Furies de l'ouest. Cette dernière route est signalée, par les instructions nautiques, comme particulièrement dangereuse ; on admet qu'elle soit suivie en temps de guerre seulement, pour échapper à l'ennemi.

Le Commandant adopte pourtant cet itinéraire. Il craint que si nous nous dirigeons vers le cap Pilar ou le cap des Vierges, nous ne venions à rencontrer un navire à marche plus rapide que le nôtre qui, signalant notre retour, n'occasionne une fausse joie aux amis de Danco et à la famille de Wiencke.

Nous faisons donc route vers le canal de Cockburn, nous arrêtant cependant encore pour draguer, faire des sondages et mesurer des températures sous-marines. La gaieté est presque générale ; l'appétit revient... pour ceux qui n'ont pas le mal de mer ! Je ne m'en plains plus : ce tribut à la mer libre me semble si peu de chose, presque agréable !

Le 26 mars, après douze jours d'une navigation mouvementée, nous savons que nous sommes proches de l'Amérique du Sud, mais nous ne pouvons connaître exactement notre position, attendu que depuis plusieurs jours

aucun astre ne s'est montré. La route estimée est très peu précise dans cette région secouée par des tempêtes continues, où circulent des courants très variables en intensité et en direction.

Johansen, qui est à la barre, voit passer près de nous et perpendiculairement à notre route un cormoran. Il le suit des yeux et distingue à bâbord, au travers du brouillard, une grosse tache brune : c'est la terre !

La terre ! En un instant tout le monde est sur le pont, la dévorant du regard. Nous faisons route vers la côte pour la reconnaître et, après un sérieux examen et de multiples combinaisons, nous arrivons à l'île Noire. La journée étant très avancée et les instructions nautiques renseignant un très bon mouillage (!!) à l'est de l'île Noire, il est décidé que nous y passerons la nuit.

Comme nous avons déjà dépassé l'île, il faut pour la rejoindre prendre le vent presque debout. Mais qu'à cela ne tienne : Somers fait exécuter un tour de force à sa machine en la poussant à donner cent vingt-cinq tours à la minute. Tout le personnel scientifique est requis pour la manœuvre des voiles ; l'animation est si grande qu'on dirait que nous allons monter à l'abordage.

À six heures du soir, à la brune, l'ancre tombe et la *Belgica* mouille devant une terre.

L'île Noire porte bien son nom : c'est un énorme massif sombre, coloré à de rares endroits par une maigre végétation. Telle quelle, cette première terre que nous revoyions nous paraissait un éden. Malgré l'obscurité, la pluie et le brouillard, plusieurs d'entre nous auraient vivement désiré aller à terre, mais la mer était trop mauvaise pour qu'il fût possible d'amener un canot. Il fut donc décidé que, le lendemain matin à six heures, si l'océan s'était un peu calmé, nous exécuterions un débarquement.

La nuit fut mauvaise. La mer en fureur cherchait à nous arracher à notre abri ; nous dûmes filer de la chaîne.

Le 27 mars, à une heure du matin, l'ancre dérape. Vite nous filons encore de la chaîne, mais inutilement : le vent nous pousse vers un récif dangereux. Il faut à tout prix relever l'ancre. Tout le personnel se met à la manœuvre ! C'est en vain : voilà le récif, nous y courons droit. Il n'y a qu'une issue : abandonner ancre et chaîne et fuir à toute vapeur...

Le navire, brusquement dégagé de ses liens, hésite un moment étourdi, puis file droit vers les Furies, excité par la machine, aiguillonné par l'ouragan qui nous chasse de l'arrière et gonfle nos voiles à les crever.

Le spectacle de la mer démontée est superbe, terrifiant, il contraste puissamment avec les déplacements lents et continus de la banquise. Entraînés avec une vitesse vertigineuse, nous atteindrons bientôt les Furies. De Gerlache me prie d'aller faire le quart dans le nid de corbeau, d'où je reconnaîtrai mieux les îles et d'où je pourrai mieux distinguer les roches à fleur d'eau (1). Lui-même prend le quart sur la passerelle, car nous sommes dans une région où les récifs forment un si long chapelet qu'on leur a donné le nom de *voie lactée*.

Mon ascension dans la mâture par ce temps épouvantable, sur ce navire qui roule de 40 degrés sur chaque bord, me dégoûte profondément !

En bas sur le pont, je vois Racovitza, Cook et Arcowski se maintenir tant bien que mal sur la dunette arrière : ils devinent le mal qui me ronge et me jettent des regards de commisération !

Ouf ! me voilà dans le nid de corbeau. J'y puis être malade, sans crainte de dégringoler dans la mer. Je m'installe dans le tonneau et fais gaiement mon quart.

Lorsque je redescends une heure plus tard de mon

(1) Du haut du mât, on reconnaît les roches sous-marines à la teinte verdâtre que l'eau prend au-dessus.

poste d'observation, nous doublons les Furies. La tempête souffle encore au large, mais nous sommes à l'abri dans le canal de Cockburn, où la mer ondule simplement sous les rafales qui descendent des hauteurs.

Toute la journée et la nuit, nous naviguons dans le détroit et, le lendemain 28 mars 1899, nous mouillons à six heures du matin à Punta-Arenas. Notre entrée dans la rade y occasionne quelque étonnement : on nous croyait morts depuis longtemps !

Des gens peu scrupuleux avaient profité de notre silence pour l'interpréter comme un désastre et *vendre* à la presse des renseignements à sensation. Un capitaine de navire déclarait même avoir aperçu notre épave non loin des Shetland du Sud. Un autre affirmait nous avoir rencontrés près du cap Adare, au moment où nous allions nous engager dans la mer de Ross. Mais ce qui est un comble, c'est que, déclarant être monté à bord de la *Belgica*, il donnait le compte rendu de son interview avec de Gerlache et moi-même.

Un troisième capitaine, aussi ignorant que menteur, avait assuré que nous lui avions montré les cales de la *Belgica* remplies d'or ramassé, par blocs, presque à fleur de sol. Il déplorait notre sinistre, ne fût-ce que pour les milliards qui avaient sombré avec nous.

Enfin un quatrième personnage avait fait la déclaration suivante : « J'avais mis à bord de la *Belgica* une couple de mes meilleurs pigeons voyageurs. Les oiseaux me sont revenus avec d'importantes dépêches. » Suivaient toute une série de découvertes plus extravagantes les unes que les autres.

Comme Punta-Arenas n'est pas relié au réseau transocéanique, nos dépêches ne furent portées à Montevideo que quelques jours plus tard ; de sorte qu'elles ne parvinrent à nos familles, en Belgique, que vers le 10 ou le 12 avril. Or l'anxiété était grande, car les lettres, qui nous avaient été envoyées en Australie, venaient de ren-



M. J. DE TROOZ,
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

trer en Europe. Aussi, peu de nouvelles missives nous attendaient à Punta-Arenas. Pour ma part je n'en trouvais qu'une seule, et avec cette adresse sommaire :

Monsieur Lecointe

à bord de la *Belgica*

Dans un port de l'Amérique du Sud.

Dès que notre mouillage est signalé nous recevons des visites assez intéressées : des consuls « marchands » qui viennent solliciter l'avantage de nous ravitailler. Ayant reçu nos commandes, ces messieurs veulent bien nous mettre au courant des principaux événements qui se sont passés depuis nos quinze mois d'absence :

I. Les « pacifiques » États-Unis d'Amérique — Cook en fait une tête — ont écrasé militairement l'Espagne, puis se sont montrés très larges pour le règlement définitif des affaires.

II. Les Européens ont décidé de ne plus faire la guerre et de constituer un tribunal international d'arbitrage. Voilà une nouvelle stupéfiante à laquelle nous ne pouvons ajouter foi.

III. En France, on a fait beaucoup de bruit autour d'une affaire d'espionnage.

IV. On est parvenu à liquéfier l'air. Voilà une découverte scientifique qui nous fait à tous dresser l'oreille.

V. La télégraphie sans fil a fait son apparition. Ces mots redoublent notre attention.

Des tas de journaux et de revues s'amoncellent sur nos tables, envoyés de toutes les parties du monde. Nous ne les lisons pas. Quel intérêt peuvent éveiller en nous les menus faits journaliers dont la presse a alimenté ses lecteurs pendant ces quinze derniers mois ? Tout cela, vu de loin, est si mesquin, si futile.

Attendons pour nous réinitier que la civilisation nous ait ressaisis.

CHAPITRE XLI

Retour

Retenu à bord par les nécessités du service, je ne descendis à terre, à Punta-Arenas, que le lendemain de notre arrivée. En entrant à l'Hôtel de France, j'y trouvai tout notre monde absolument méconnaissable ; les cheveux coupés, le teint frais, du linge neuf : la civilisation, quoi !

Je fus tout heureux d'en faire autant et, surtout, de prendre un vrai repas, bien préparé et substantiel. Ce fut d'ailleurs une de nos importantes occupations, à Punta-Arenas, de manger copieusement, par besoin et abstraction faite de toute espèce de gourmandise !

Le 29 mars, nous eûmes une conférence à l'Hôtel de France, dans le but d'arrêter le programme d'une exploration scientifique, dans les canaux de la Terre de Feu.

Quelques jours plus tard, ce projet fut abandonné, très heureusement, je pense.

Le jour même où nous avions jeté l'ancre, à Punta-Arenas, le matelot Y. s'était enfui dans les bois. Tous les deux ou trois jours, il revenait en ville, achetait des vivres, puis regagnait sa retraite. Lorsque son argent était épuisé, il guettait, à la porte de l'hôtel, la sortie du Commandant, demandait quelques francs, puis disparaissait de nouveau. Afin de ne pas l'exciter davantage, on le laissait faire.

Comme il était nécessaire de séjourner quelque temps à Punta-Arenas, pour réparer le navire et refaire la santé chancelante de plusieurs hommes d'équipage, le personnel scientifique put reprendre sa liberté : en conséquence Racovitza, Arctowski et Dobrowolski regagnèrent l'Europe par paquebot.

Le lieutenant Amundsen reçut l'autorisation de rentrer en Norvège afin d'y ramener l'infortuné Y.

Ce dernier ne voulut jamais consentir à retourner à bord de la *Belgica*, même pour y prendre ses vêtements et ses papiers : on dut les lui envoyer le jour du départ. Il est très regrettable que ses camarades de poste se soient cru autorisés à brûler ses papiers et son journal de bord. Ces documents auraient présenté un certain intérêt. Je tiens pour ma part à déclarer que je suis étranger à cet acte et que je blâme ceux qui directement ou indirectement y ont contribué.

Cook nous quittant également pour aller continuer, à la Terre de Feu, ses études sur les Onas, l'État-Major se trouva réduit à trois membres : de Gerlache, Mélaerts et moi.

Notre séjour à Punta-Arenas fut fertile en événements désastreux au point de vue nautique.

De Gerlache et moi descendions, chaque jour, alternativement à terre. Or, un soir que le temps et la mer étaient calmes, le Commandant se rendit chez des Belges, à un petit souper auquel était convié presque tout notre monde. Comme il s'agissait de compatriotes, de compatriotes malheureux dans leurs entreprises, de Gerlache avait accepté afin de leur faire plaisir. Je restai donc seul à bord avec Michotte et quatre hommes d'équipage.

Tout à coup, vingt minutes à peine après leur départ, le décor change : le vent se déchaîne, la mer se démonte. Et tandis que je me hâte pour parer ce mauvais coup, deux navires, non loin du nôtre, brisent leurs chaînes et se jettent à la côte ! Au même instant, craquement formidable : notre chaîne subit le même sort ! Les hommes n'ont que le temps de bondir sur les drisses pour hisser les voiles ; mais la *Belgica* écoute à peine son gouvernail ; elle manque d'accrocher un navire de guerre chilien, puis court, affolée, vers deux goëlettes. Que faire ? Si je tourne bride, nous courons sur des récifs ; si je m'abstiens, nous coupons les goëlettes et leur équipage. Cruelle alternative ! En un instant, j'entrevois la perte de tous les maté-

riaux acquis par l'Expédition, et... je garde ma route ! Mais, j'ai compté sans l'imprévu : à quelques mètres des goëlettes en danger, des cris d'épouvante me serrent le cœur : vite, je fais mettre la barre à la côte ! Je frôle les goëlettes, puis veux regagner le large pour éviter l'écueil. Oh ! bonheur ! le vent, dans un brusque écart nous chasse loin du danger. Alors je prends le large, et, voyant la mer libre devant nous, j'envoie Dufour et Van Mirlo dans la machine pour allumer les feux, tandis que le troisième homme reste à la barre et le quatrième à la manœuvre des voiles ! Michotte a l'ordre de nous faire du café assez fort pour éveiller un mort.

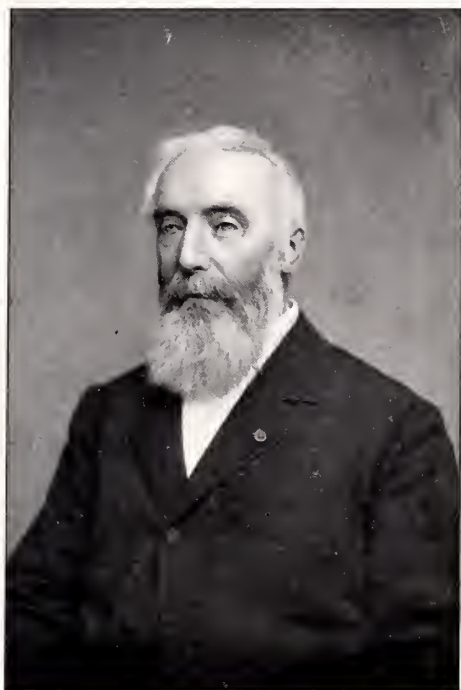
Cinquante minutes plus tard, mes mécaniciens improvisés avaient de la pression : nous pouvions rejoindre Punta-Arenas. La nuit était noire et la rade encombrée de navires, dont plusieurs avaient leurs feux éteints par le vent ; néanmoins, comme je connaissais parfaitement le mouillage de chacun d'eux, je risquai l'aventure.

A deux heures du matin, je laissai tomber l'ancre. Le lendemain, à l'aube, grand fut mon étonnement : impossible de relever l'ancre ! Le navire étant en sécurité, je remis le quart à de Gerlache, qui venait de rentrer, et je descendis à terre m'informer de ce qui pouvait offrir une telle résistance dans ce fond.

J'appris alors qu'à l'emplacement même où la *Belgica* était mouillée un cuirassé anglais avait sombré jadis.

Les Chiliens insoucians ne pensent même pas à mettre une bouée en permanence à ce mauvais emplacement.

Pour dégager notre ancre, tombée dans la cuisine du cuirassé, au milieu de la vaisselle, il fallut l'intervention d'un plongeur — ce qui se paie très cher dans le détroit de Magellan ; de plus, l'ancre avait une patte cassée. Quelques jours plus tard, pendant que j'étais à terre, un ouragan se leva de nouveau et fit déraper la *Belgica*. Heureusement que cette fois le vent venait de terre et



M. DU FIEF,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

chassait le navire vers le large, car, tandis que les hommes faisaient des efforts pour relever la chaîne, elle se coïnga.

Pendant deux jours, de Gerlache navigua aux hasards des vents, avec un navire léger qui ne gouvernait pas, dont une ancre pendait à trente mètres sur le flanc, sans qu'on parvint à la relever.

Lorsque de Gerlache revint à Punta-Arenas, cette dernière ancre s'étant cassée, il dut s'amarrer à la bouée réservée aux navires de guerre chiliens et dont aucun ne faisait heureusement usage à ce moment. Pendant ces quelques jours, nous avons eu plus d'avaries que pendant toute notre campagne dans l'Antarctique ; non seulement nos trois ancres et une chaîne faisaient défaut, mais nos écubiers eux-mêmes étaient brisés. Impossible de prendre la mer dans ces conditions.

Le temps nécessaire pour ces réparations fut long dans ce pays où il n'existe guère d'hommes du métier et où ces rares ouvriers ne travaillent que « quand et comme il leur plaît et sous promesse de prix exorbitants ». Nous pûmes donc faire à loisir une étude approfondie des us et coutumes des habitants de la Patagonie et même de leurs débouchés commerciaux.

A la fin de mai, le navire était prêt. Afin de payer l'addition, de Gerlache revendit, à un dépôt de conserves du nouveau monde, le stock de kjoedbollers, kjoedpol-sers, etc., que nous avions économisés avec tant de soin dans l'Antarctique !...

Depuis quelque temps, de Gerlache m'avait fait une proposition que j'avais acceptée avec plaisir : il s'agissait de faire, avec deux ingénieurs français, MM. Gex et Poivre, un voyage de reconnaissance dans la Cordillère des Andes. Cet aller et retour de l'est à l'ouest de l'Amérique du Sud, à la hauteur environ du 50° parallèle, me permettrait, non seulement d'examiner les terrains en litige que se disputaient le Chili et l'Argentine, mais encore de tracer une ligne d'observations magnétiques. Il

fut donc convenu que la *Belgica* me conduirait à Santa-Cruz et que de Gerlache m'attendrait à Buenos-Aires, pendant un mois.

Comme l'hiver austral s'avavançait et pouvait nous retenir prisonniers dans la Cordillère, de Gerlache devait faire voile pour l'Europe si, après ce laps de temps, je n'étais pas de retour.

Au commencement de juin, nous entrions dans le Rio de Santa-Cruz où, très gracieusement, nous allâmes échouer sur un banc de sable, placé en avant de l'île Lion.

Cet échouage n'avait rien d'étonnant, puisque nous n'avions pas la carte du fleuve.

Comme l'amplitude de la marée, à cet endroit, atteint jusque dix-huit mètres, le navire au moment du reflux se trouva complètement à sec ; il fallait même parcourir plusieurs centaines de mètres pour arriver à l'eau. Cet accident nous fournit l'occasion d'inspecter avec soin la carène. Nous ne courions aucun danger : nous étions couchés sur un moelleux banc de sable qu'on dit très riche en pépites d'or !

Le 10 juin, au matin, le navire étant remis à flot, je quittai la *Belgica* et partis pour la Cordillère des Andes avec les deux ingénieurs français, MM. Poivre et Gex (1), deux marins de la *Belgica*, Johansen et Koren et deux domestiques dont un nègre.

Comme matériel, je disposais du grand canot de la *Belgica*, de deux tentes et de vivres pour trente jours. Deux troupilles de chevaux, dont une sur chaque rive du Santa-Cruz, pouvaient remorquer le canot et nous servir de montures.

Alors, tandis que de Gerlache allait m'attendre à Buenos-Aires, nous parcourûmes en plein hiver pendant soixante jours les pampas de la Patagonie et la Cordillère

(1) M. Georges Gex est mort depuis, accidentellement, en Argentine.

des Andes près des lacs Argentin et de Viedma. L'hiver étant terminé je parvins à rejoindre Santa-Cruz, où la *Belgica* avait levé l'ancre, comme c'était convenu, depuis un mois. M. Poivre, Koren et le nègre avaient dû me quitter dès le début de la campagne afin de ramener à la côte Johansen atteint d'une grave maladie.

De Santa-Cruz à Buenos-Aires je naviguai sur un navire de guerre Argentin et là, je m'embarquai, pour l'Europe, à bord d'un rapide des Messageries Maritimes, ce qui me permit d'arriver avant de Gerlache à Boulogne-sur-mer, où nous nous étions donné rendez-vous avec Arctowski et Racovitza.

A la fin du mois d'octobre 1899, nous étions tous réunis à Boulogne-sur-mer, d'où, le 29, nous nous dirigeâmes vers Anvers, par petites étapes.

Le 5 novembre, la malle-poste *Princesse Clémentine* envoyée par le Gouvernement à notre rencontre, nous rejoignait à la frontière et nous escortait jusqu'à Anvers avec toute une flottille de yachts et de bateaux de plaisance.

Sur le navire officiel se trouvait M. de Trooz, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, puis le délégué du ministre de la Guerre, de nombreux officiers, des membres de l'Académie royale de Belgique et des Sociétés savantes du pays.

Le grand canot de parade du Roi nous conduisit à bord de la malle-poste où M. Dejardin, le sympathique président de la Société royale de géographie d'Anvers, ouvrit la séance de réception par un très éloquent discours. Alors, le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, après nous avoir, de sa voix claire et chaude, souhaité la bienvenue en termes élevés, fit donner lecture des arrêtés royaux créant chevaliers de l'Ordre de Léopold les membres de l'État-Major et du personnel scientifique, et décernant la décoration civique à l'équipage.

A l'hôtel de ville d'Anvers, la réception fut enthousiaste.

Quelques jours plus tard, le Roi nous recevait en audience spéciale.

Puis ce fut la Société royale belge de géographie qui organisa une fête superbe, présidée par le prince Albert de Belgique et suivie d'une soirée à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Puis encore l'Académie royale de Belgique qui remit une médaille d'or aux membres de l'État-Major.

De toutes parts les récompenses affluèrent : médailles d'or, d'argent, de bronze, diplômes, nominations comme membres d'honneur de nombreuses sociétés scientifiques.

Ainsi, ayant « tous été à la peine, nous fûmes tous admis à l'honneur » et à la joie.

CHAPITRE XLII

Conclusions

Le lieutenant de la marine de l'État, Adrien de Gerlache de Gomery, a été le promoteur, l'organisateur et le chef de l'Expédition antarctique belge. Sa courageuse persévérance a su triompher des difficultés sans nombre qui s'opposaient à la réalisation de son projet.

Mais si de Gerlache a dû surmonter de grands obstacles et s'il a été en butte aux attaques très âpres des jaloux, il a par contre rencontré pour son œuvre des protecteurs puissants qui lui ont aplani bien des difficultés. C'est la Société royale belge de géographie qui la première patronna l'œuvre. L'Expédition se fit sous ses auspices. C'est un grand mérite et un honneur pour M. Du Fief, le dévoué secrétaire général de cette société, que d'avoir accueilli avec bienveillance le rêve du jeune officier de marine et de l'avoir appuyé de tout le crédit dont il jouissait dans le monde scientifique.

Cette intelligente initiative mit le projet en pleine

lumière, lui attirant bientôt des admirateurs et des protecteurs. Citons : le lieutenant général Brialmont, l'illustre ingénieur militaire dont la Belgique s'honore et que nous venons d'avoir le malheur de perdre, qui, parvenu alors à l'âge de quatre-vingts ans, marchait encore à la tête du progrès avec l'activité des plus jeunes d'entre nous ; MM. Charles Lagrange, Lancaster, Van Beneden, Spring, Léo Errera, Dupont et Crépin, ces membres savants de notre Académie royale ; nommons M^{mes} de Rongé et Osterrieth, ces femmes charitables et intelligentes, dont la bourse devient inépuisable lorsqu'il s'agit de créer une bonne œuvre ou de favoriser des recherches scientifiques ; rappelons les noms de M^{me} M. Errera, du comte Hipp. d'Ursel, de MM. Houzeau de Lehaie, Solvay, Campers, Ed. Cattier, Delaite, de la Vallée Poussin, Eugène Lagrange, Lequarré, Pelseneer, le baron Lambert, le D^r Taquin, de nombreux officiers de l'armée belge, parmi lesquels le commandant C. Lemaire, le vaillant explorateur du Katanga, qui ne s'épargna aucune peine pour aider et encourager de Gerlache ; enfin, M. Schollaert, alors ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, qui demanda aux Chambres législatives et obtint à l'unanimité de nos représentants le subside sollicité par M. de Gerlache et par la Société royale belge de géographie.

L'expédition de la *Belgica* n'avait pas pour objectif d'atteindre une haute latitude ; elle s'était donné pour mission de scruter avec le plus de soin possible un coin de la vaste région de l'Antarctique, région dont l'étude préliminaire et hardie avait été l'œuvre des Cook, des Bellinghausen, des Biscoë, des Dumont d'Urville, des Balleny, des Wilkes et des Ross.

Au point de vue géographique, l'expédition a étudié la région située au nord de la Terre de Graham. Elle y a découvert un vaste détroit — le détroit de Gerlache —

dont les côtes ont été relevées avec soin et sur lesquelles vingt débarquements ont été opérés.

L'existence de ce détroit ne constitue pas seulement une découverte géographique sans utilité ; dans la suite, il offrira des abris sûrs aux navires chassés par la tempête jusqu'aux Shetland du sud. Là naîtra peut-être aussi une pêche rémunératrice, car les baleinoptères et les mégaptères y sont très abondants.

Rappelons encore que, si les missions internationales de 1882 avaient connu l'île de Cavelier de Cuverville, que nous avons relevée, il est probable que l'une d'elles s'y serait installée avantageusement.

Pendant notre dérive nous avons été entraînés au sud de l'île Pierre I^{er}. Cette île est donc isolée ou fait partie d'un très petit archipel.

Le navire a navigué à l'endroit où Walker croyait avoir aperçu une terre et à l'endroit où Bellinghausen croyait avoir aperçu la muraille de glace.

Au point de vue océanographique, l'Expédition a rapporté des tracés bathymétriques et des données importantes sur le fond de la mer, les températures sous-marines et de nombreuses mesures de la densité de l'eau de mer.

La géologie a recueilli une riche collection d'échantillons et des renseignements importants sur les glaciers.

L'astronomie et la physique du globe ont été l'objet de notre attention ; nous avons notamment tracé avec exactitude les courbes relatives au magnétisme terrestre, courbes qui, pour cet endroit, étaient dessinées d'une façon hypothétique.

La météorologie s'est enrichie des observations qui étaient faites, pour la première fois dans ces régions, d'heure en heure et durant une année entière. Une étude sérieuse a été poursuivie sur les aurores australes, sur les phénomènes optiques de l'atmosphère, sur les nuages, sur la neige et le givre.

Avant l'Expédition belge on ne connaissait guère la

faune terrestre antarctique et nous sommes les premiers qui ayons rapporté des échantillons de la faune qui vit au delà du cercle polaire austral. Les collections comprennent neuf cents numéros de zoologie et quatre cents de botanique ; encore ces numéros ne représentent-ils que des catégories, le nombre des individus étant bien plus considérable.

La physiologie humaine a eu l'occasion d'étudier sur nature les phénomènes qui résultent pour l'homme d'un séjour prolongé dans ce climat rigoureux. On ne peut non plus passer sous silence les travaux effectués en Patagonie et à la Terre de Feu. L'Expédition en rapporte des documents sur les misérables tribus Onas, dont la race bientôt disparaîtra de la terre, ainsi que plusieurs données relatives aux éléments magnétiques observés sur les rives du Rio Santa-Cruz.

Enfin, que ceux qui voient des questions sportives dans de semblables expéditions soient satisfaits d'apprendre que la *Belgica* est le *premier navire* qui ait hiverné dans la région antarctique. Et cet hivernage a été d'autant plus heureux qu'il s'est effectué à un endroit très intéressant à étudier, à l'endroit même où les Anglais avaient résolu de faire hiverner leur dernière expédition, commandée par Scott, et qui s'est dirigée vers l'Antarctique quelques mois après notre retour.

Mais si nous faisons abstraction de ces résultats scientifiques, nous pouvons dire que l'Expédition belge a été pour le pays d'une heureuse influence morale. Elle a étendu notre champ d'investigation qui jusqu'alors s'était borné à l'œuvre gigantesque, il est vrai, mais isolée de la colonisation du Congo. Les Belges ont prouvé que si leurs usines regorgent de commandes qui les enrichissent, s'ils savent organiser des voyages d'exploration commerciale dont ils retirent des monceaux d'or, ils sont capables aussi de travailler avec désintéressement pour payer largement leur tribut à la science.

Oui, le pavillon belge a flotté dignement à la corne de notre navire ; il a réveillé les sentiments patriotiques de nos nationaux en leur montrant nos couleurs à la conquête de terres lointaines.

L'Expédition antarctique enfin a fait justice du préjugé suivant lequel la Belgique n'aurait pas les éléments nécessaires pour créer de bons marins, ni pour fonder une marine nationale florissante.

Mais il ne suffisait pas d'avoir recueilli de nombreux documents et de riches collections scientifiques, il fallait mettre ces matériaux en valeur.

Avec une ampleur de vue qu'on ne peut qu'admirer, M. de Trooz, successeur de M. Schollaert comme ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, adressa au Roi un rapport spécial montrant l'utilité de la mise en valeur de nos matériaux scientifiques et présentant à la sanction royale un arrêté qui instituait la *Commission de la Belgica*.

Cette commission était composée des membres de l'État-Major scientifique de la *Belgica* et des membres de l'Académie royale de Belgique qui s'étaient spécialement voués à la réussite de l'Expédition ; elle était présidée par le lieutenant général Brialmont.

Quatre-vingts savants belges et étrangers furent alors choisis par la Commission pour étudier les collections, les rapports scientifiques et en déterminer loyalement la valeur.

Dans un premier devis estimatif la somme nécessaire aux frais de publication des mémoires avait été évaluée à 130 000 francs ; mais, à mesure que l'importance du travail s'accroissait, cette somme fut jugée insuffisante. Alors M. de Trooz, estimant que l'œuvre était trop importante pour supporter des réductions mesquines, sollicita et obtint des Chambres législatives un nouveau crédit de 115 000 francs.

G. LECOINTE.

APPENDICE

Composition de la Commission de la « Belgica »

BUREAU

- Président :* M. le lieutenant général BRIALMONT, membre de l'Académie royale de Belgique (1).
- Vice-président :* M. A. DE GERLACHE DE GOMERY, conservateur au Musée d'Histoire naturelle de l'État, promoteur et commandant de l'Expédition antarctique belge.
- Secrétaire :* M. G. LECOINTE, directeur scientifique à l'Observatoire royal de Belgique, commandant en second de l'Expédition antarctique belge.

MEMBRES

MM. ARCTOWSKI, attaché au Service météorologique de l'Observatoire royal de Belgique, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

Le docteur Cook, médecin de l'Expédition antarctique belge.
DOBROWOLSKI, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

RACOVITZA, sous-directeur du Laboratoire Arago de Banyuls/Mer, membre du personnel scientifique de la *Belgica*.

CRÉPIN, directeur honoraire du Jardin Botanique de l'État, membre de l'Académie royale de Belgique (2).

DE LA VALLÉE POUSSIN, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique (3).

DU FIEF, secrétaire général de la Société royale belge de Géographie.

DUPONT, directeur du Musée d'Histoire naturelle de l'État, membre de l'Académie royale de Belgique.

LÉO ERRERA, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique.

CHARLES LAGRANGE, professeur à l'École militaire, direc-

(1) Décédé en juillet 1905.

(2) Décédé en mai 1905.

(3) Décédé en avril 1905.

teur honoraire à l'Observatoire royal de Belgique,
membre de l'Académie royale de Belgique.

LANCASTER, directeur scientifique à l'Observatoire royal de
Belgique, membre de l'Académie royale de Belgique.

RENARD, professeur à l'Université de Gand, membre de
l'Académie royale de Belgique (1).

SPRING, professeur à l'Université de Liège, membre de
l'Académie royale de Belgique.

VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Liège, membre
de l'Académie royale de Belgique (2).

LISTE DES RAPPORTS SCIENTIFIQUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE LA

COMMISSION DE LA " BELGICA "

VOLUME I

Relation du voyage et résumé des résultats, par A. DE GER-
LACHE DE GOMERY.

Travail hydrographiques et instructions nautiques, par
G. LECOINTE.

Note relative à l'usage des explosifs sur la banquise, par
G. LECOINTE.

VOLUME II

ASTRONOMIE ET PHYSIQUE DU GLOBE

Étude des chronomètres (deux parties), par G. LECOINTE.

Recherche des positions du navire pendant la dérive, par
G. LECOINTE.

Observations magnétiques, par C. LAGRANGE et G. LECOINTE.

(1) Décédé en juillet 1905.

(2) Nommé président de la commission de la " Belgica " en remplacement
du lieutenant général Brialmont, décédé.

- Note relative aux mesures pendulaires*, par G. LECOINTE.
Conclusions générales sur les observations astronomiques et magnétiques, par GUYOU.

VOLUMES III ET IV

MÉTÉOROLOGIE

- Rapport sur les observations météorologiques horaires*, par H. ARCTOWSKI.
Rapport sur les observations des nuages, par A. DOBROWOLSKI.
La neige et le givre, par A. DOBROWOLSKI.
Phénomènes optiques de l'atmosphère, par H. ARCTOWSKI.
Aurores australes, par H. ARCTOWSKI.
Discussion des résultats météorologiques, par A. LANCASTER.

VOLUME V

OCÉANOGRAPHIE ET GÉOLOGIE

- Rapport sur les sondages et les fonds marins recueillis*, par H. ARCTOWSKI et A.-F. RENARD.
Rapport sur les relations thermiques de l'océan, par H. ARCTOWSKI et H. R. MILL.
Détermination de la densité de l'eau de mer, par J. THOULET.
Rapport sur la densité de l'eau de mer, par H. ARCTOWSKI et J. THOULET.
Note sur la couleur des eaux océaniques, par H. ARCTOWSKI.
Les glaces antarctiques (Journal d'observations relatives aux icebergs et à la banquise), par H. ARCTOWSKI.
Note relative à la géographie physique des terres antarctiques, par H. ARCTOWSKI.
La géologie des terres antarctiques, par A.-F. RENARD.
Note sur quelques plantes fossiles des terres magellaniques, par M. GILKINET.

VOLUMES VI, VII, VIII ET IX

BOTANIQUE ET ZOOLOGIE**Botanique**

- Diatomées (moins Chaetocérés)*, par H. VAN HEURCK.
Péridiniens et Chaeocérés, par FR. SCHÜTT.

Algues, par É. DE WILDEMAN.

Champignons, par M^{mes} BOMMER et ROUSSEAU.

Lichens, par E. A. WAINIO.

Hépatiques, par F. STEPHANI.

Mousses, par J. CARDOT.

Cryptogames vasculaires, par M^{me} BOMMER.

Phanérogames, par É. DE WILDEMAN.

Zoologie

Foraminifères, par A. KEMNA et VAN DEN BROECK.

Radiolaires, par FR. DREYER.

Tintinoïdes, par K. BRANDT.

Spongiaires, par E. TOPSENT.

Hydriaires, par C. HARTLAUB.

Hydrocoralliaires, par E. v. MARENZELLER.

Siphonophores, par C. CHUN.

Méduses, par L. SCHULTZE.

Alcyonaires, par TH. STUDER.

Pennatulides, par H. F. E. JUNGENSEN.

Actiniaires, par O. CARLGREN.

Madréporaires, par E. v. MARENZELLER.

Ctenophores, par C. CHUN.

Holothurides, par E. HÉROUARD.

Astérides, par H. LUDWIG.

Échinides et Ophiures, par R. KÖHLER.

Crinoïdes, par J. A. BATHER.

Planaires, par L. BÖHMIG.

Cestodes, Trématodes et Acanthocéphales, par P. CERFONTAINE.

Némertes, par BÜRGER.

Nématodes libres, par J. D. DE MAN.

Nématodes parasites, par J. GUIART.

Chaetognathes, par O. STEINHAUS.

Géphyriens, par J. W. SPENGEL.

Oligochètes, par P. CERFONTAINE.

Polychètes, par G. PRUVOT et E. G. RACOVITZA.

Bryozoaires, par A. W. WATERS.

Brachiopodes, par L. JOUBIN.

Rotifères et Tardigrades, par C. ZELINKA.

Phyllopoies, par HÉROUARD.

Ostracodes, par G. W. MÜLLER.

Copépodes, par W. GIESBRECHT.

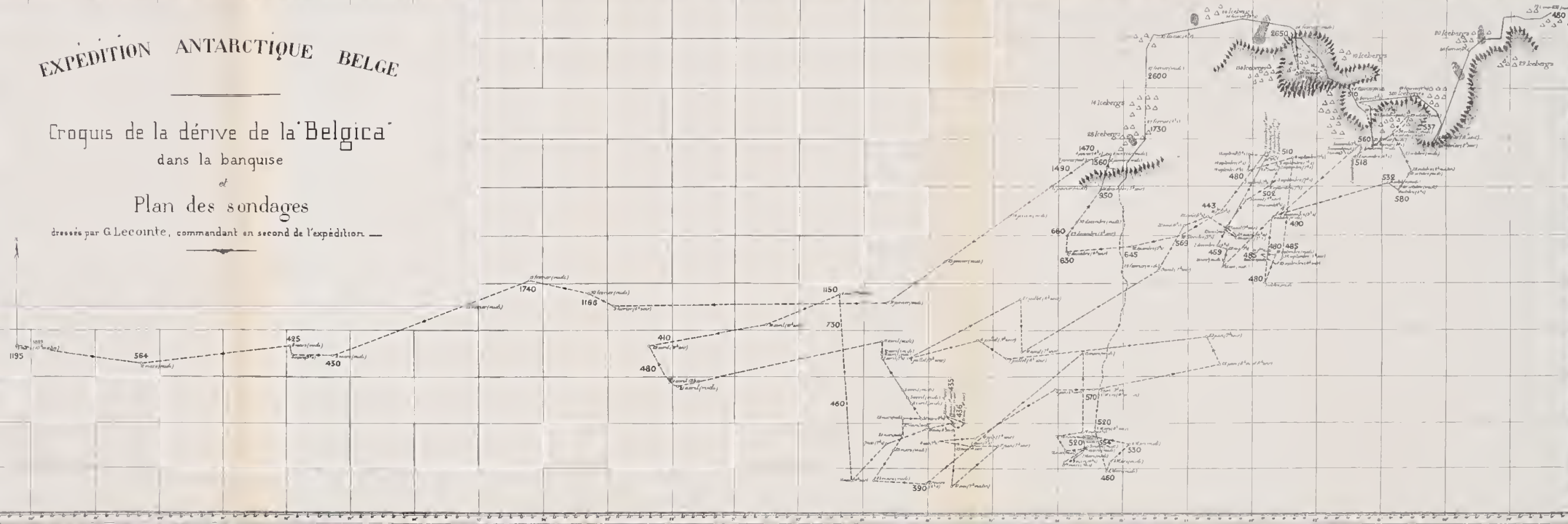
Cirripèdes, par P. P. C. HOEK.

EXPEDITION ANTARCTIQUE BELGE

Croquis de la dérive de la "Belgica"
dans la banquise

Plan des sondages

dressée par G. Lecoq, commandant en second de l'expédition. —



Longitudes Ouest de Greenwich

- Crustacés édryophthalmes*, par J. BONNIER.
Schizopodes et Cumacés, par H. J. HANSEN.
Crustacés décapodes, par H. COUTIÈRE.
Pycnogonides, par G. PFEFFER,
Acarieus libres, par A. D. MICHAEL et Dr TROUESSART.
Acarieus parasites, par G. NEUMANN.
Aranéides, par E. SIMON.
Myriapodes, par C. V. ATTEMS.
Collemboles, par V. WILLEM.
Orthoptères, par BRUNNER VON WATTENWYL.
Hémiptères, par E. BERGROTH.
Pédiculides, par V. WILLEM.
Diptères, par J. C. JACOBS.
Coléoptères, par SCHOUTEDEN, E. ROUSSEAU, A. GROUVELLE,
 E. OLIVIER, A. LAMEERE, BOILEAU, E. BRENSKE, BOURGEOIS et
 FAIRMAIRE.
Hyménoptères, par C. EMERY, TOSQUINET, E. ANDRÉ et J. VACHAL.
Solénoconques, par L. PLATE.
Gastropodes et Lamellibranches, par P. PELSENEER.
Céphalopodes, par L. JOUBIN.
Tuniciers, par E. VAN BENEDEN.
Poissons et Reptiles, par L. DOLLO.
Bile des oiseaux antarctiques, par P. PORTIER.
Oiseaux (Biologie), par E. G. RACOVITZA.
Oiseaux (Systématique), par HOWARD SAUNDERS.
Cétacés, par E. G. RACOVITZA.
Embryogénie des pinnipèdes, par E. VAN BENEDEN.
Organogénie des pinnipèdes, par BRACHET et LEBOUcq.
Encéphale des pinnipèdes, par BRACHET.
Pinnipèdes (Biologie), par E. G. RACOVITZA.
Pinnipèdes (Systématique), par E. BARRETT-HAMILTON.
Bactéries de l'intestin des animaux antarctiques, par J. CAN-
 TACUZÈNE.
La biogéographie de l'Antarctide, par E. G. RACOVITZA.

VOLUME X

ANTHROPOLOGIE

- Medical report*, par F.-A. COOK.
Report upon the Onas, par F.-A. COOK.
A Yahgan grammar and dictionary, par F.-A. COOK.
-